

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne &
moderne ; de Découvertes des Sciences & des
Arts ; de Nouvelles de la République des
Lettres ; & de diverses autres Particularités
intéressantes & curieuses, tant de Suisse,
que des Pays Etrangers.*

¹
DEDIE AU ROI.

OCTOBRE 1765.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIES DE EDITEURS.

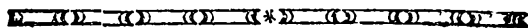


MDCCCLXV.





JOURNAL HELVETIQUE.



OCTOBRE 1765.



REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique , dont plusieurs Articles exigent d'être relevés , pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

CHAINE DES EVENEMENS.

L'AUTEUR ne dévoile pas d'abord son système ; mais en le suivant exactement , l'on voit qu'il enseigne la fatalité absolue que les Anciens admettoient sous le nom de Destin. Cette opinion s'accorde avec

ce qu'il dit ailleurs sur la liberté d'indifférence, qu'il appelle un mot vuide de sens; sur notre Ame qui n'est autre que Dieu même; sur le Destin, où il enseigne sans détour que *tout est nécessaire*. Ainsi nous sommes de pures machines, que Dieu fait agir comme il fait mouvoir le Ciel & les Planètes; il est seul la cause immédiate des événemens.

On comence par rapporter les rêveries d'HOMERE sur le Destin qu'il croit supérieur à JUPITER même. *Ce Maître des Dieux & des Homes déclare net, qu'il ne peut empêcher SARPEDON son Fils de mourir dans le tems marqué. SARPEDON étoit né dans le moment qu'il falloit qu'il nâquit & ne pouvoit pas naître dans un autre.* Passons cette idée à HOMERE, mais on demande à notre Philosophe quelle impossibilité il y avoit que SARPEDON nâquit une heure plutôt ou plus tard?

Il ne pouvoit mourir ailleurs que devant Troie: Par conséquent il ne lui étoit pas libre d'y aller ou de n'y aller pas, ses héritiers devoient établir un nouvel ordre dans ses Etats, & sans doute il n'étoit pas maître d'y conserver l'ancien. Ce nouvel ordre devoit influencer sur les Royaumes voisins: Ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de SARPEDON.

Ajoutons pour plus grande merveille : Les Romains avant que de donner bataille consultoient les oiseaux ; selon qu'ils avoient volé à droite ou à gauche , on livroit le combat. La victoire ou la défaite influoient sans doute sur le sort des Peuples voisins ; ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre dépendoit du vol d'un oiseau. Ce n'est pas tout. *Si un seul de ces faits avoit été arrangé différemment , il en auroit résulté un autre Univers , or il n'étoit pas possible que l'Univers actuel existât. Et n'existant pas , donc il n'étoit pas possible à JUPITER de sauver la vie à son Fils , tout JUPITER qu'il étoit.*

On pardonne aux Païens , & sur tout aux Poètes , un système aussi absurde ; ils n'en savoient pas d'avantage , & jamais on n'a obligé les Poètes à raisonner. Suivant leur Théologie , les homes étoient poussés invinciblement au bien ou au mal par les Dieux , & ceux ci étoient enchainés par les Loix du destin ; tout étoit donc nécessairement lié à cette fatalité aveugle ; mais résusciter aujourd'hui ces extravagances & les donner come des découvertes philosophiques , c'est compter étrangement sur la patience & sur la stupidité des lecteurs ; au reste nous devons savoir gré à l'Auteur de mon-

trer lui même jusqu'où ses principes peuvent conduire ; il n'en faut pas davantage pour révolter tous ceux qui ont un peu de bon sens.

Ce système de la nécessité & de la fatalité, dit-il, *a été inventé de nos jours par LEIBNITZ, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante ; il est cependant fort ancien.* Ce n'est pas la première fois que nos Philosophes nous ont ramenés les vieux systèmes habillés à la moderne ; mais où LEIBNITZ a rêvé, aussi bien que notre Auteur, où il n'a pas étendu comme lui la fatalité aux opérations des agens libres, sans faire distinction entre les causes physiques & les causes morales, entre les effets nécessaires & les effets accidentels. Entrons avec notre Philosophe dans le cahos où il va nous conduire.

Milord BOLINGBROKE, dit-il, *avoue que les petites querelles de Made. MARLEBOROUGH & de Me. MASHAM lui firent naître l'occasion de faire le Traité particulier de la Reine ANNE avec LOUIS XIV. Faisons attention aux termes : Ces querelles firent naître l'occasion ; mais y avoit il entre ces querelles & le Traité une connexion si nécessaire, que sans elles le Traité n'eût pu être conclu ? La Reine ANNE n'eût-elle d'autres raisons de se déterminer, qu'un*

démêlé de femmes? Et un aussi habile Ministre que BOLINGBROKE n'en voioit il aucune à lui proposer? Supposons le pour un moment: C'est plutôt l'habilité du Ministre à saisir le foible de la Reine, qui est la vraie cause du Traité, que la tracasserie de cour, qui n'en fut que l'occasion.

Ce Traité, continue t-on, amena la Paix d'Utrecht; cette Paix asermit PHILIPPE V. sur le Trône d'Espagne: PHILIPPE V. prit Naples & la Sicile sur la Maison d'Autriche; le Prince Espagnol, qui règne aujourd'hui à Naples, doit évidemment son Royaume à Miladi MASHAM. Cela est clair, si toutes ces causes sont des causes nécessaires. Mais PHILIPPE V. étoit Maître sans doute de prendre une seconde femme, ou de demeurer veuf, d'épouser une Princesse Allemande ou Françoisse, au lieu d'une Italienne; alors le Prince qui règne aujourd'hui à Naples ne seroit pas né, & il est faux que son existence à Naples ait dépendu d'une sottise de plus ou de moins de la Cour de Londres. En confondant ainsi les causes avec de simples occasions, les Agens libres avec les Etres nécessaires, on pourra prouver que la naissance d'un Prince & la destinée d'un Royaume dépendent d'une mouche, qui a volé sur le visage du Roi.

Examinons les situations de tous les Pétuples de l'Univers: Elles sont ainsi établies sur une suite de faits, qui paroissent ne tenir à rien & qui tiennent à tout: Tout est rouages, poulies, cordes, ressorts dans cette immense machine. A merveille, voilà le fond du système dévoilé; les homes ne sont que des Automates, que Dieu fait mouvoir. Dieu, qui est l'ame de l'Univers, poussa finalement la Duchesse de MARLEBOROUGH à piquer la Reine ANNE, Milord BOLINGBROKE à profiter de l'occasion pour conclure un Traité, les autres Souverains de l'Europe à faire la Paix d'Utrecht, PHILIPPE V. à faire la conquête de Naples. Voilà les Marionettes qui jouent sur la scène: Dieu est caché dessous, qui fait tout mouvoir par des rouages, des cordes & des ressorts.

Il en est de même dans l'ordre de la Physique, selon notre Auteur: Nouvelle confirmation de son système: Les Etres raisonnables agissent tout aussi nécessairement que les causes physiques. Le vent d'Afrique nous amène de la pluie, notre Vent du Nord envoie nos vapeurs chez les Nègres. Nous faisons du bien à la Guinée & la Guinée nous en fait à son tour; la chaîne s'étend d'un bout de l'Univers à l'autre. A la bone heure; ainsi donc tout est nécessaire.

ie. Quand un home fait bien ou mal , c'est un phénomène purement physique , tout come lorsque le Vert nous amene une pluie salulaire ou un orage. Lorsque mon Ami me fait present de son cheval, je ne dois pas lui en savoir plus de gré , qu'à la jument qui en est la mère. Si un assassin tue un honête home , il n'est pas plus punissable , que la hache dont il s'est servi pour faire le coup. Tout est nécessité , fatalité , arrêt du Destin ; la liberté est une chimère , *un mot vuide de sens , inventé par des gen qui n'en avoient guère*, ART. LIBERTE' ! *La doctrine oposée à celle du Destin est absurde*. ART. DESTIN. En débitant des horreurs & des pauvretés qui font pitié , nos sages Maitres sont encore en droit d'insulter le genre humain.

Mais il me semble , poursuit nôtre Philosophe , qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. Cela n'est pas fort étonnant ; un principe aussi monstrueux ne peut conduire qu'à des conséquences ab'urdes ; on en conclut , dit il , qu'il n'y a si petit atôme , dont le mouvement n'ait influe dans l'arangement actuel du Monde entier , qu'il n'y a si petit accident , soit parmi les homes , soit parmi animaux , qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaine du Destin. Effectivement , en suposant que tout est

nécessaire, qu'il n'y a point d'agens libres; que peut on opposer à cette conséquence? Tout est enchainé par la même Loi, & sans doute l'Auteur de cette Loi universelle n'a rien mis d'isolé ni d'inutile dans l'Univers; il n'y a si petit accident, qui n'ait été prévu & arrangé pour quelque fin particulière.

Entendons nous, dit l'Auteur. Vo'ontiers, s'il est possible. *Tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité* Cela est faux. Tout agent libre est lui même la cause immédiate & première de ses volontés & de ses actions; il n'a pas besoin d'une autre cause pour le déterminer; il est lui même le principe de sa détermination; sans cela il faut supposer que tous les Êtres sont purement passifs. Aussi est-ce le système que notre Auteur nous enseigne: Toute la suite de ses raisonnemens ne roule que sur cette supposition.

Il y a, dit-il, *un Arbre généalogique des événemens de ce monde*. On peut dresser des Généalogies fabuleuses tant qu'on veut; le privilège de ceux qui les font est de mentir, le droit des Lecteurs est de n'y pas croire. Dans cet Arbre prétendu généalogique des événemens, la folie, les passions, les fantaisies des homes sont au-

tant de troncs, qui ne remontent pas plus haut. A la vérité, selon le système de la fatalité, tout remonte par une chaîne indissoluble jusqu'à la création, mais cette chaîne est une supposition absurde, puisque nous sommes convaincus, par le sentiment intérieur, de notre liberté & du pouvoir que nous avons de nous déterminer.

Nôtre Philosophe poursuit sur le ton railleur, qui supplée chez lui aux raisons. *Il est incontestable, que les habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de GOMER & les Russes de MAGOG, son frère cadet : On trouve cette Généalogie dans tant de gros livres ! On peut prendre cette Généalogie pour ce qu'elle vaut ; les gros livres contiennent souvent moins de sottises que les petits. Sans doute que l'on en veut ici à BOCHART, parce qu'il joignoit à une érudition immense un esprit judicieux & un grand respect pour nos Livres sacrés ; mais sa réputation est bien établie ; de froides railleries ne la diminueront pas.*

Que MAGOG ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, qu'il ait fait deux ronds ou trois dans un puits, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit, on ne voit pas que cela ait influé beaucoup sur les affaires présentes de l'Europe :

Cela est vrai; par la même raison on ne voit point quelle cause antérieure a pû le déterminer à cracher à droite, plutôt qu'à gauche, à se tourner sur un côté plutôt que sur un autre. De pareils événemens sont fort isolés & ne tiennent en rien à l'état physique ou moral de l'Univers.

Il faut songer, continue notre Auteur, que tout n'est pas plein dans la nature & que tout mouvement ne se comunique pas de proche en proche jusqu'à faire le tour du monde; le mouvement se perd & se répare; donc le mouvement que pût produire MAGOG en crachant dans un puits ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie & en Prusse. Cette nouvelle comparaison achève de développer le système. Il en est des événemens & des actions des hommes comme de la communication des corps : Elle se fait selon des Loix nécessaires, & si tout étoit plein, le mouvement iroit de proche en proche d'un bout de l'Univers à l'autre.

Le mouvement se perd & se répare, mais dans le Système des causes purement machinales & passives, comment peut-il se réparer? A chaque fois qu'un homme a cessé de se mouvoir, il faut que Dieu, qui est l'ame de cet homme, lui donne une nouvelle impulsion pour le remettre en mou-

vement : *Le maître absolu se trouve ainsi plus occupé à diriger les actions d'un seul homme , qu'à conduire le reste de la nature entière.* Système que nôtre Auteur rejette avec dédain & raille amèrement à l'Article de LA GRACE. Que dis je ? Ce que Dieu ne doit pas faire , selon lui , pour diriger une Ame dans l'ordre naturel , il est obligé de le faire pour mouvoir un chien dans l'ordre physique , selon ce bel Axiome : *Dus est anima brutorum* , adopté par nôtre Philosophe Art. BETES. Voilà où conduisent ses merveilleux principes. Il est intigne de Dieu de diriger immédiatement par sa grace nos Ames vers une fin surnaturelle , & il n'est pas indigne de lui de mouvoir immédiatement par lui même la machine d'un chien ; car enfin cette machine ne fait point les Loix générales du mouvement , qui conduit le reste de l'Univers : Il faut donc qu'à chaque instant , Dieu lui imprime des Loix particulières , pour tous les mouvemens qui nous semblent spontanés come les nôtres. Telles sont les sublimes idées qu'enfante la nouvelle Philosophie.

Encore une fois , conclut nôtre Auteur , *tout Etre a son pere , mais tout Etre n'a pas des enfans ; nous en dirons peut être d'avantage quand nous parlerons de la Destinée.*

En éfet à cet Article il ne laiffe plus aucun doute. Il y tourne en ridicule ceux qui difent, qu'il y a des événemens néceffaires & d'autres qui ne le font pas ; il feroit plaifant, dit-il, qu'une partie de ce monde fut arangée & que l'autre ne le fut point, qu'une partie de ce qui arive dût arriver & qu'une autre partie de ce qui arive ne dût pas arriver. Nous montrerons le ridicule de ce fophifme, quand nous ferons à cet Article.

Quand on regarde de près, pourfuit-il, on voit que la Doctrine contraire à celle du Destin eft abfurde. Cela eft clair, la Doctrine du Destin eft évidemment le matérialifme pur, & félon nôtre Philofophe, le fentiment contraire eft abfurde. Nous fomes des Machines, que Dieu eft occupé fans cefle à faire mouvoir. Nous penfons, à la vérité, mais il n'eft pas démontré que la matière foit incapable de penfer ; en tout cas c'eft Dieu qui nous donne des idées, come il nous donne des dents & des cheveux Art. DESTIN. La Doctrine contraire eft abfurde : L'arrêt eft prononcé ; il eft fans apel. HOMERE, premier Chantre du Destin, doit être déformais nôtre Théologien ; encore un peu de patience, la Philofophie pourra bien relever les Autels de JUPITER.

Tout le monde fait que ce système absurde est celui des Stoïciens que CICERON a développé dans son Livre *De Fato*, & que les plus sages d'entre les Païens ont vivement réfuté; mais nôtre Philosophe n'est pas allé le chercher si loin; il l'a trouvé dans BAYLE Art. *Chrysippe*.

CHAINE DES ETRES CRE'E'S.

L'examen de cet article ne nous fournira pas des réflexions fort importantes. On y réfute une imagination de PLATON, qui n'a rien de solide, dont il est aisé de sentir le foible & qui a été renouvelée de nos jours par M. FORMEY. PLATON supposoit une gradation entre les Etres créés, qui remonte depuis l'Atome de matière jusqu'à l'Etre suprême. Il met au premier degré la matière brute, au second la matière organisée ou les Plantes; viennent ensuite les zoophites, les animaux, l'homme, les génies revêtus d'un corps aérien, les substances immatérielles; enfin mille ordres différens de ces substances, qui de perfections en perfections s'élèvent jusqu'à Dieu même.

Nôtre Auteur pouvoit se dispenser de faire une comparaison burlesque entre cet ordre & la Hiérarchie Eclésiastique; mais il a raison d'observer, que quelque parfait

te que l'on suppose une créature, il y aura toujours une différence infinie entr'elle & l'Être suprême son Créateur. La supposition de PLATON nous démontre cependant, que ce Philosophe avoit une idée très nette & très distincte de ce que nous apellons substance immatérielle ou esprit pur, qu'ainsi rien n'est moins vrai ni moins réfléchi, que ce qu'ont avancé certains critiques, que les Anciens n'avoient aucune idée de l'Esprit; que les premiers Pères de l'Eglise, Disciples de PLATON, croyoient Dieu corporel; que nous devons à DESCARTES la notion claire & distincte de la matière & de l'esprit. (*)

Cette chaîne, cette gradation prétendue, dit nôtre Philosophe, n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux, qui sont détruites. Nous n'avons plus de Murex. Il étoit défendu de manger du Griffon & de l'Ixion; ces deux espèces ont disparu de ce monde, quoiqu'en dise BOCHART; où est donc la chaîne? La gradation sans doute est imaginaire; les Animaux, chacun dans leur espèce, sont à peu près aussi parfaits l'un que l'autre, mais la

(*) Philosophie du bon sens. Tome II. pag. 19. & 274.

la preuve ne vaut rien. Il est faux qu'il y ait des espèces de plantes & d'animaux qui soient détruites ; il est faux que nous n'ayons plus de Murex. C'est le coquillage dont les Anciens se servoient pour teindre en pourpre. On a découvert, tant sur les côtes d'Angleterre que sur celles de Poitou & de Provence, des coquillages qui portent tous les caractères par lesquels les Anciens désignent les poissons qui fournissoient la pourpre. On en voit plusieurs dans les cabinets des curieux ; si on ne s'en sert plus, c'est qu'on a trouvé moyen de faire une teinture plus belle & à moins de frais avec la cochenille. On a même découvert une nouvelle pourpre, qui suivant toutes les apparences a été inconnue aux Anciens, quoique de même prix que la leur, c'est la pourpre de l'Amérique ou de Panama (*).

Il n'est pas décidé non plus, que l'on ne puisse trouver les oiseaux nommés Griffon & Ixion dans les versions de l'Ecriture. Si BOCHART a mal réussi à en désigner l'espèce, cela ne prouve rien.

Il n'est pas plus sûr que l'on puisse détruire absolument certaines espèces d'animaux.

Z

(*) Voyés L'origine des Loix, des Arts & des Sciences. Tome 3 page 204.

Quoique les Lions & les Rhinoceros soient peut être plus rares aujourd'hui qu'autrefois, l'on ne doit pas conclure qu'il soit possible humainement de les anéantir. A mesure que le monde se peuple d'avantage les espèces d'Animaux sauvages diminuent; mais toute la terre habitable n'est pas encore connue, & loin de voir des espèces détruites, il est probable au contraire que l'on en découvrira encore de nouvelles.

Il est faux qu'il y ait eu autrefois des races d'hommes qu'on ne retrouve plus: Ce que les Anciens ont écrit sur ces espèces prétendues est absolument fabuleux. Les différences que l'on remarque entre les Peuples qui habitent divers climats sont accidentelles & quelques unes sont venues de l'art autant que de la nature.

N'y a-t-il pas visiblement, dit-on, un abîme entre le Singe & l'Homme. Sans doute; l'on peut imaginer entr'eux tant d'espèces que l'on voudra, jamais aucune n'atteindra jusqu'à l'espèce humaine & jamais un animal ne fera un homme. Le Créateur a mis entr'eux une différence essentielle qui est la raison; quelque parfait que l'on puisse supposer l'instinct ou l'industrie des animaux, l'on ne parviendra jamais à les rendre égaux à l'homme.

Notre Philosophe demande a PLATON, quelle raison il a eue de croire des substances célestes, de purs esprits que nous ne pouvons conoitre que par révélation ? Une raison fort simple, qui n'est pas démonstrative, mais qui fait voir que les Anciens raisonoient de meilleure foi que les Modernes. Ils voyoient dans l'Univers un ordre admirable, une infinité de Phénomènes réguliers, dont ils sentoient que la matière aveugle ne pouvoit être le principe : Ne pouvant concevoir que Dieu seul conduisit toute la machine & chacune de ses parties, ils concluoient qu'il y avoit des Intelligences mitoyennes entre Dieu & nous, auxquelles il avoit confié le gouvernement de l'Univers : Ils se trompoient dans la conséquence, mais non pas dans le principe. Ils avoient raison de penser, que par tout où il y a de l'ordre, du dessein, de la correspondance entre les moyens & la fin, on doit supposer qu'un esprit ou une Intelligence y préside. Nos Philosophes, plus habiles, sont d'un avis contraire ; ils doutent si la matière n'est pas capable de penser. La conoissance plus parfaite qu'ils ont acquise du mécanisme de l'Univers n'a servi qu'à les rendre Matérialistes ; de conséquence en conséquence ils prétendent

nous conduire à douter , si la matière n'est pas Dieu ; & l'on nous vante les services que la Philosophie a rendu au genre humain ! Les Anciens radotoient souvent , nous en convenons ; les Modernes extravaguent , il n'y a pas de quoi nous applaudir de nos progrès.

Nous ne suivrons pas notre Auteur dans la gradation prétendue que PLATON avoit imaginée entre les Planètes. Il n'étoit certainement pas aussi grand Astronome que NEWTON ; mais au siècle du Philosophe Grec , le Savant Anglois n'auroit pas imaginé l'attraction. L'on ne conoissoit pas alors les Loix de KEPLER , qui ont fourni à NEWTON tout le fond de son système. Cette fameuse découverte de l'attraction , que l'on donne ici come une vérité démontrée , n'est pourtant dans la réalité qu'un rêve sublime , qui aura le sort de tant d'autres , que la Philosophie a successivement enfantés : DESCARTES rendoit raison de tout avec des tourbillons & de la matière subtile , NEWTON avec de l'attraction ou des poids réciproques ; l'un & l'autre sans doute ont présidé à la fabrique de ce monde , tant ils conoissoient bien les ressorts de la machine. Un troisième veut tout démontrer avec des monades ou des molécules animés. La mode des systèmes , change come celle des

habits, mais nous n'en devenons ni plus savans ni plus raisonnables.

LE CIEL DES ANCIENS.

On comence par tourner en ridicule les Anciens, qui donèrent le nom de Ciel à l'Atmosphère ; *c'est*, dit nôtre Auteur, *come si un ver a soie donoit le nom de Ciel au petit duvet qui entoure sa coque.* Nous n'entreprendrons pas assurément de justifier toutes les idées des Anciens, ni de soutenir qu'ils avoient autant de connoissances que l'on en peut avoir aujourd'hui sur la structure de l'Univers, mais il ne faut pas les rendre plus ridicules qu'ils n'étoient effectivement, & l'on aperçoit d'abord à qui nôtre Philosophe en veut principalement. Dans toutes les langues, le nom de *Ciel* signifie ce qui est au dessus de nous ; il ne désigne pas seulement l'Atmosphère, mais tout l'espace qui est au delà ; & comment pouvoit-on désigner autrement cet espace, qu'en disant qu'il est au dessus de nous ?

Les nuées, dit-on, *furent regardées d'abord come la demeure des Dieux.* Cela n'est pas tout à fait exact : Les Païens eux mêmes n'eurent jamais une idée bien nette

§§ JOURNAL HÉLVÉTIQUE

de la demeure de leurs Dieux, puis qu'ils les plaçoient tantôt dans le Ciel, tantôt sur une montagne (*).

Les Anciens grecs voyant que les maîtres des villes demeuroient dans des Citadelles au bout de quelques Montagnes, jugerent que les Dieux pouvoient aussi avoir une Citadelle, & n'y placèrent en Thessalie, sur le Mont Olimpe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues; de sorte que leur Palais étoit de plein pied à leur Ciel. Notre Philosophe n'assigne point la vraie raison de cette Fable. Comme le terme d'Olimpe désigné en grec le Ciel & une Montagne, parce qu'il signifie en général ce qui est élevé, l'équivoque donna lieu d'imaginer, que les Dieux habitoient sur le Mont Olimpe dans la Thessalie; mais il paroît que ce n'étoit point là l'idée d'HOMÈRE. Voyez la Dissertation que l'on vient de citer sur l'Olimpe des Poètes.

Dans la suite on plaça quelques uns des Dieux dans les sept Planètes; mais cette imagination est postérieure de beaucoup aux Fables d'HOMÈRE & d'HÉSIODE. Comme les Anciens croioient tout l'Univers animé, & qu'ils regardoient comme des Dieux les Intelligences occupées à conduire cha-

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres Tome VII.

l'une des parties de la machine, il n'est pas surprenant qu'ils aient donné à plusieurs le soin de régler le cours des Astres, & en particulier des Planètes, dont la marche régulière sert à mettre l'ordre dans la Société: Le Système de l'Idolatrie ancienne ayant été l'ouvrage des Peuples, encore très grossiers, l'imagination a dû principalement y présider; l'on a réglé les rangs & les fonctions entre les Dieux come on les voyoit établis parmi les homes.

On ne fait ce que veut dire nôtre Auteur, quand il nomme les Titans *des espèces d'animaux entre les Dieux & les Homes*. Les Titans étoient de la même nature que SATURNE & JUPITER; c'étoit les Intelligences motrices de la nature, que l'on avoit divinifiées & que l'on a ensuite confondues avec les homes assés mal à propos. Le Combat entre les Titans & les Dieux, c'est à dire, entre les Dieux anciens des Grecs & les nouveaux, n'est qu'une allégorie, qui marque une révolution arrivée dans la Religion des Grecs: Ce n'est pas ici le lieu de le montrer en détail.

Cette Physique d'Enfans & de Vieilles, dit-on, étoit prodigieusement ancienne; ces

pendant il est très sûr, que les Caldéens avoient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le Ciel. Ils avoient ajouté-t-on, sur la fabrique du monde, le même système que COPERNIC a renouvelé depuis : C'est ce que nous apprend ARISTARQUE de Samos.

Il est absolument faux, que les Caldéens aient eû sur la fabrique du monde le même Système que COPERNIC; il n'est pas vrai non plus, que cette opinion leur soit attribuée par ARISTARQUE de Samos. Au contraire, celui ci qui a été à peu près contemporain d'ARCHIMEDE passe pour le premier, qui ait enseigné que la terre tourne autour du Soleil. M. GOGUET, qui a suivi fort exactement les progrès de l'Astronomie chez les Caldéens, n'a eû garde de leur attribuer des connoissances qui n'ont été acquises que fort long-tems après eux. Il seroit à souhaiter que nôtre Philosophe eût lû avec attention l'ouvrage de ce savant Ecrivain; il y auroit trouvé à s'instruire sur bien des choses, & il en auroit parlé avec plus de justesse.

Le langage de l'erreur, continue-t-il, est si familier aux hommes, que nous appellons encore nos vapeurs & l'espace de la terre à la Lune du nom de Ciel; nous disons monter au Ciel, come nous disons, que le Soleil tourne, quoi qu'on sache bien qu'il ne tourne,

pas ; nous sommes probablement le Ciel pour les habitans de la Lune , & chaque Planète place son Ciel dans la Planète voisine. Quoi qu'en dise nôtre Auteur , cette expression , monter au Ciel , n'est point le langage de l'erreur. Qui lui a dit que Dieu n'a point placé plus haut que les Astres le Ciel ou la demeure des Bienheureux ? Cette demeure est au dessus de nous , puisque le dessous à nôtre égard , c'est le centre de la terre. Quiconque s'éloigne de ce centre , monte par rapport à nous , & nous ne sommes pas obligés de diriger nôtre langage sur les idées des prétendus habitans de la Lune. Nôtre Auteur en parle avec autant d'assurance , que s'il avoit séjourné parmi eux ; ainsi nos Philosophes nous donent leurs Rêves pour autant de vérités , & acusent d'erreur quiconque n'y veut pas croire. Il est faux que nous nommions Ciel l'espace seulement qui est entre la Terre & la Lune ; nous nommons ainsi toute l'espace que nous concevons depuis la Terre jusqu'au de là de tous les Astres.

Il n'y a point , à proprement parler , de Ciel ; il y a une quantité prodigieuse de Globes , qui roulent dans l'espace vuide & nôtre Globe roule come les autres. Telle est la décision de nôtre fier Censeur. Mais

au de là de cette espace dans lequel roulent tous ces Globes , vrais ou supposés, n'y a-t il rien ? Nous ne pouvons en savoir, que ce qu'il a plu à Dieu de nous apprendre : Or le même Maître qui , selon notre Philosophe , nous a appris que nous avons une ame , nous a enseigné aussi que notre récompense est dans le Ciel (*) ; que c'est là que nous devons placer notre trésor (**), qu'il en est descendu lui même & qu'il y est monté (†) &c. Nous l'en croirons plutôt que les nouveaux Docteurs, qui affectent de contredire ses leçons.

Les Anciens croioient qu'aller dans les Cieux, c'étoit monter, mais on ne monte point d'un Globe à l'autre. Cela est faux ; quiconque s'éloigne du centre d'un Globe monte nécessairement à l'égard de ce Globe. Où en serions nous si pour former notre langage , il falloit attendre que les Philosophes se fussent acordés sur la structure de l'Univers ? Parce qu'ils croient avoir imaginé la manière dont il est formé, ils décident d'un ton dogmatique , qu'il l'est ainsi effectivement. Mais Dieu ne peut-il pas l'avoir arangé autrement qu'il leur paroît ? Pendant plusieurs milliers d'années ils se sont trompés sur ce grand objet ,

(*) MATH. V. 7. 12. (**) LUC XII. 7. 33.

(†) JEAN II. 7. 33.

ils se trompent peut être encore : La conformité d'un système avec les Phénomènes apparens n'est pas une démonstration infail-
 lible de la vérité, puisque dans toutes les hypothèses on peut rendre raison de ces Phénomènes. Celle de COPERNIC, malgré les observations sur lesquelles elle est appuyée, est encore sujette à des objections insolubles

Un Ecrivain qu'on nomme, je crois, PLUCHE, a prétendu faire de MOISE un grand Physicien ; ... Mais on sait assez que Dieu, qui fit de MOISE un grand Législateur, un grand Prophète, ne voulut point du tout en faire un Professeur de Physique. On reconoit le génie de notre Auteur à ce ton dédaigneux sur lequel il parle d'un Ecrivain très estimable, dont les ouvrages vivront plus long-tems, & sont plus dignes de vivre que le Dictionnaire Philosophique. Mais il a servi la Religion & les Mœurs ; c'en est assez pour encourir la disgrâce de nos beaux esprits. Dieu a fait de MOISE un grand Législateur & un grand Prophète, & sans en faire un Professeur de Physique, il nous a enseigné par ses Livres des vérités auxquelles toute la sagacité des Philosophes n'auroit jamais pû atteindre ; & jusqu'à présent, avec toute leurs subtilités, & leurs recherches, ils ne sont

pas encore parvenus à le convaincre d'erreur sur un seul article.

On trouve, dit notre Censeur, *dans les Livres des Hébreux, quelques idées touchées, incohérentes & dignes en tout d'un peuple barbare, sur la structure du Ciel.* D'abord, faisons attention au siècle où MOÏSE a vécu : Il a écrit plus de 700 ans avant l'Ere de NABONASSAR, ou avant les premières observations des Caldéens. Les Savans sont convaincus aujourd'hui, que celles que l'on a voulu faire remonter plus haut sont fauleuses. Or n'est ce pas un prodige, que dans un tems où aucun Peuple n'avoit encore fait la moindre attention à la structure de l'Univers, MOÏSE ait pu en parler d'une manière aussi sensée qu'il l'a fait ? On ne réussira jamais à montrer qu'il s'est trompé, si ce n'est en défigurant ce qu'il a dit : C'est aussi le moyen auquel notre Philosophe a recours selon sa coutume.

Leur premier Ciel, dit-il, *étoit l'Air.* Mauvaise expression : MOÏSE appelle Ciel toute l'espace qui environne le Globe : Comme l'Air s'y trouve renfermé, il est tout simple que par le Ciel, l'Air soit quelquefois désigné, come quand il est dit : *Les Oiseaux du Ciel*; mais jamais MOÏSE n'a nommé l'Air *le premier Ciel*. S'il a dit les Cieux au pluriel, c'est que le pluriel en Hébreu

est augmentatif ; ainsi le mot *Schammaïm* signifie à la Lettre le *Lieu le plus élevé* ou fort élevé.

Le *second Ciel*, continue nôtre Auteur, étoit le *Firmament* ou étoient attachées les *Etoiles*. Il ignore sans doute que le terme Hébreu, qui est rendu dans les Versions par *Firmament*, signifie seulement étendue ou espace ; n'est il pas ridicule d'accuser MOÏSE d'avoir dit que les *Etoiles* étoient attachées à l'espace ou à l'étendue ? Aussi n'en a t il pas dit un mot, & ce n'est pas sa faute, si les autres Langues n'ont pas toujours des termes propres à rendre toute l'énergie des siens. Avant que d'accuser MOÏSE d'une erreur si grossière, il auroit fallu mieux examiner le sens de ses paroles ; on peut aisément jeter de la poussière aux yeux des ignorans ; mais on apête à rire aux Lecteurs mieux instruits.

Ce *Firmament* étoit solide & de glace & portoit les *Eaux supérieures*, qui s'échappèrent de ce *Réservoir* par des portes, des écluses, des cataractes au tems du *Déluge*. Nouvelles impostures faites à MOÏSE. En premier lieu il n'a jamais dit que le *Firmament*, ou plutôt l'étendue du Ciel, fut solide ni de glace. Un des interlocuteurs du Livre de JOB ayant avancé cette pro-

position fautive, que les Cieux sont très solides comme s'ils étoient faits d'airain (*), sur le champ JOB fait parler le Seigneur lui-même, qui reprend ce discoureur : *Qui est cet homme là*, dit il, *qui prononce des Sentences en discourant comme un ignorant (**)* ?

En second lieu, il est encore plus faux que MOÏSE ait placé les Eaux supérieures au dessus du Firmament où sont les Etoiles ; c'est l'idée ridicule que l'on attache au mot *Firmament*, qui fait toute la confusion. Il n'y a qu'à pénétrer le texte tel qu'il est, l'on y trouvera rien à reprendre. Après avoir dit que la terre, au moment de la création, étoit environnée des Eaux (†) voici ce qu'il ajoute : *Dieu fit une étendue ou un espace, & il sépara les Eaux qui étoient au dessous d'avec celles qui étoient au dessus ; & Dieu nomma cette étendue ou cet espace le Ciel (‡)*. On conçoit que les Eaux supérieures sont les Eaux raréfiées, réduites en vapeurs & répandues dans l'Athmosphère. Ensuite il dit : *Dieu fit deux grands Luminaires .. & les Etoiles, & il les plaça dans l'étendue du Ciel pour éclairer la terre (†)*. Il est évident par ces paroles. 1°. Que MOÏSE n'a

(*) JOB XXXVII v. 18. (**) Ibid XXXVIII, v. 1. (†) Genèse I. v. 2. (‡) v. 7.
(†) v. 16.

point fixé les bornes de cette étendue , qu'il apelle le Ciel. 2^o. Qu'il ne suppose point que les Eaux supérieures de l'Athmosphère soient aussi élevées ou plus élevées que les Astres. 3^o. Qu'il ne prétend point que les Etoiles soient plus atachées au Ciel que le Soleil & la Lune.

Enfin il n'est point question de portes ni d'écluses en parlant du Déluge. *Il est dit que les digues du grand abîme , ou de la Mer furent rompues & que les réservoirs du Ciel furent ouverts (*)*. On fait que *cataracte* signifie chute d'eau, & rien autre chose.

Le plus savant Astronome ne pourroit il pas aujourd'hui parler de même , sans être exposé à la censure ? Il est facheux que nous soions si souvent réduits à reprocher une ignorance grossière à un Ecrivain , qui prétend régenter ses Lecteurs.

Au dessus de ce Firmament , dit-on , ou des Eaux supérieures , étoit le troisième Ciel ou ST. PAUL fut ravi. L'intervale est un peu longue depuis MOÏSE jusqu'à ST. PAUL. Cet Apôtre raconte qu'il a été transporté ou en corps ou en esprit au troisième Ciel , c'est à dire au Ciel le plus élevé, qu'il apelle

(*) Gen. VII. 11.

le Paradis , (*) mais il n'en est pas question dans MOÏSE.

Continuons à écouter notre Philosophe. *Le Firmament étoit une espèce de demi voute, qui embassoit la terre.* MOÏSE ne l'a point ainsi représenté; on lui prête faussement les idées d'HÉSIODE & des anciens Grecs, fort différentes de celles que nous voyons dans la Genèse.

Ce qui suit n'est pas plus vrai: *Le Soleil ne faisoit point le tour d'un Globe qu'ils ne conoissent pas; quand il étoit parvenu à l'Occident, il revenoit à l'Orient par un chemin inconnu; & si on ne le voyoit pas, c'étoit, come dit le Baron de FERNESTRE, parce qu'il revenoit de nuit.* Une plaisanterie ne fait pas preuve. Se figurera t-on que MOÏSE qui conoissoit si parfaitement le mécanisme par lequel se forme la pluie & qui a si bien marqué l'utilité de l'atmosphère, n'ait pas connu la rondeur de la terre & le cours du Soleil? JOB, que plusieurs Savans croient plus ancien que MOÏSE, enseigne que *Dieu a suspendu la terre sur le vuide ou dans le vuide (**):* D'autres traduisent :

(*) II Cor. chap. XII. v. 2.

(**) JOB. XXVI. v. 7.

traduisent : *Il l'a suspendue sur ses pôles*, sur ce qui la fait tourner. Il dit que l'esprit de Dieu a orné les Cieux & que sa main a formé leurs cours tortueux come le serpent (*): On fait que c'est l'emblème sous lequel les Anciens représentoient la marche oblique du Soleil dans le Zodiaque. Il désigne encore ailleurs ce cercle sous le nom de ceinture, come les anciens Peuples (**): Dans le Psaume XVIII le cours du Soleil est appelé *circuit, révolution* (†), en Hébreu, come dans les autres Langues, le terme de *Monde* est synonyme à *Globe, Masse ronde*, ce qui tourne (††): Les anciens Hébreux n'étoient donc pas aussi ignorans sur la structure du monde qu'on veut nous le persuader. Mais MOÏSE n'affecte nulle part de faire l'étalage de ses connoissances: Il ne dit précisément que ce qui est nécessaire pour inspirer à son Peuple de la reconnoissance envers son Créateur.

On a donc grand tort d'appeler ses récits des *reveries*, & de suposer qu'il les avoit

A a

(*) Ibid. v. 13. (**) Ibid XXXVII. v. 32.

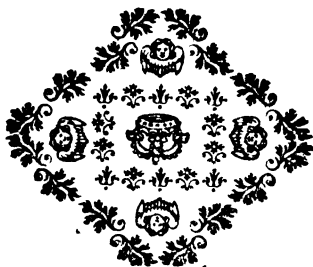
(†) Ps. X. v. 7. (††) Hébr. *Tvabel, bolam* I, Reg. II. v. 8.

prises chez les autres Nations. Au Siècle de MOÏSE on ne trouve rien chez les autres Nations qui approche de la justesse & de la sublimité de ses idées ; ce n'est pas sans raison qu'un Ecrivain Païen , qui vivoit dans un Siècle fort instruit & qui étoit plus équitable que nôtre Philosophe , a dit que MOÏSE n'étoit pas un homme ordinaire (*).

On reproche ensuite à LACTANCE , à ST. CHRISTOME , à ST. AUGUSTIN , de n'avoir pas crû les Antipodes. Ils ont eu cela de commun avec les plus grands Génies de leur tems , & ils ne sont pas responsables du peu de progrès que la Physique avoit fait jusqu'à eux. Enfin on accuse l'Auteur du *Spéctacle de la Nature* d'avoir dit que ces Pères étoient de grands Philosophes : Quand il l'auroit dit , il n'y auroit pas de quoi le blâmer. Ces Pères ont été autant Philosophes qu'on pouvoit l'être dans leur Siècle. Ceux qui son venus après eux ont profité de leurs lumières ; les nouvelles connoissances qu'ils ont acquises viennent de l'expérience plutôt que de leurs méditations. Nous avons remarqué plus haut la source de la haine de nôtre

(*) LONGIN Traité du sublime, „

Philosophe pour l'Auteur du *Sp. Spectacle de la Nature*. Heureux qui peut la mériter à ce prix ! Nous ajouterons encore , que tout cet article est tiré de la Dissertation de DOM CAIMET sur le système du monde des anciens Hebreux , à la tête du Livre de l'E lésiaſtique. Les sources où nô re Auteur a coutume de puiser sa doctrine ne sont ni inconues ni infailibles.





SUR LES ETATS DE LA VIE.

LA nécessité, les besoins, les passions, les vices & les vertus, voila l'origine des différens Etats qui distinguent les homes. Il y en a peu d'établis & de reçus, qui ne procurent quelque avantage à la Société, qui ne tournent à son profit; & c'est à proportion de leur utilité, qu'ils méritent d'être estimés & soutenus. C'est ce qui leur donne la supériorité les uns sur les autres.

On n'est véritablement estimable, on n'est grand, qu'autant que l'on contribue au bonheur des autres, & que l'on fait un usage utile de son industrie & de ses talens. Si les productions de la nature sont pour les homes, disoit CICERON, les homes sont les uns pour les autres.

Les richesses & la gloire ne sont donc pas un grand home: Quelquefois même elles ne sont pas un home médiocre. C'est de ce principe qu'il faudroit partir, pour choisir un Etat; si les circonstances, l'ignorance, l'autorité des parens, ou même les besoins de la vie permettoient de choisir; on doit au moins le suivre, pour

remplir avec dignité l'Etat où l'on a été entraîné.

Je trouve que l'on n'a pas assez d'indulgence pour ceux qui sont utiles à leurs semblables ; on les juge aussi rigoureusement que les plus inutiles : Ce n'est pourtant que dans ce point de vue qu'on devroit les regarder.

Qu'importe à la Société que cet homme rare , que cet industrieux Artiste , que ce Savant soit de tel caractère , de tel gout , pourvu qu'il la serve ? S'il contribue au bonheur & à la gloire de sa Nation , il mérite de lui être cher ; elle lui doit des hommages.

La cupidité qui règne partout , étouffe partout l'amour du bien public : On ne distingue plus ce qui est honête , de ce qui est utile. On va plus loin ; on juge honête tout ce qui est utile.

On se p'aint de ce qu'il n'y a plus de Citoyens : Comment y en auroit il ? Chacun est à soi-même son Etat , sa Ville & son Roi. Un soin modéré de sa fortune est permis ; mais on sacrifie tout autre soin à celui-là : L'intérêt public n'est compté pour rien. On regarde come une vertu Romaine , & qui n'est plus de saison , ce dévouement , cette consécration entière de

ses Talens au bien de l'Etat. On n'en recueille, dit on, pour soi & pour les siens, que de l'ingratitude & de la misère. Come si ce service de l'Etat n'étoit pas souvent la voie la plus assurée de faire sa fortune; & come s'il n'y avoit pas de quoi se consoler de ne l'avoir pas faite, quand on peut se répondre à soi même d'avoir travaillé pour le bien comun de la Société.

Les COLBERTS & les LOUVOIS auroient-ils travaillé plus utilement pour leurs familles, en ne se proposant que leur avantage, qu'en s'immolant, come ils ont fait, au bien de l'Etat? Leur fortune s'est trouvée faite come d'elle même, & ils jouissent de la gloire d'avoir été de leur tems les homes les plus utiles à l'Etat: On les propose encore avec raison come des modèles & des homes rares.

On s' imagine fausement qu'il n'y a que ceux qui occupent de grandes places, qui puissent prétendre à être utiles. Chacun peut l'être à sa manière. Les services éclatans ne sont pas fréquens: Ils ne dépendent pas même du desir qu'on auroit de les rendre.

Nous avons tous une Sphère à parcourir, grande ou petite. Les Arts mécaniques offrent tous quelque Ouvrier reco-

mandable, qu'on respecte, qu'on aime, qui conseille, qui aide les autres : Il n'y a pas jusqu'à un pauvre, qui ne puisse être utile à un autre pauvre.

Tout seroit confondu, si l'homme de finance vouloit servir sa patrie en commandant les armées ; & l'homme de guerre en conduisant les finances. C'est rarement le zèle du bien public qui fait sortir des bornes de son Etat. Chacun a les siennes, dans lesquelles il est plus heureux & plus utile de se renfermer : L'esprit humain ne peut suffire à tout.

Il y a apparence qu'on ne parleroit pas aujourd'hui de DESCARTES, si au lieu de rester Philosophe & Géomètre, il avoit voulu devenir Politique. Les hommes les plus éminens en tous les genres, sont ceux qui ne se sont mêlés que d'un métier : Il est presque assuré qu'on deviendra parfait dans un Etat, lorsqu'on s'en occupera uniquement.

Pour être véritablement utile aux autres, il faut savoir mieux que les autres ce qu'on fait : A qui ne pourroit on pas dire, voulez vous être bon Citoyen ? Contentez vous de bien remplir votre Etat : L'avantage que vous en tirerez deviendra celui des autres.

Il y a longtems qu'on a comparé le corps politique au corps humain. La bonne ou la mauvaise santé du corps dépendent de la manière dont chaque partie remplit sa fonction: Ce n'est point en se mêlant des fonctions de l'estomac, que les pieds deviendront utiles.

L'Univers seroit trop admirable, si personne n'y jouoit que le rôle qui lui est propre. Sous prétexte que l'abus est général il ne faut pas s'y livrer. Il arrive sur le Théâtre du monde, ce qui arrive sur celui de la Comédie: On y siffe les Acteurs qui représentent des Personages pour lesquels ils ne sont pas faits.

L'Artisan le plus vil, qui fait bien son métier, est plus cher à la Société, qu'un Ministre & un Général d'Armée qui font mal le leur.

Ne nous laissons point séduire, comme tant d'autres, par les apparences qui sont trompeuses; il n'y a point d'Etat qui deshonore celui qui l'exerce bien; il y a beaucoup d'hommes qui deshonnorent leurs Etats, par la manière dont ils les remplissent.

On devroit établir un deuil à la mort des bons Citoyens. Les noms de ceux qui meurent après avoir été utiles à leur Patrie, mériteroient d'être écrits & conservés dans les Temples. Ces Registres deviendroient une

source de gloire & de noblesse qu'on ne contrediroit pas : Ce qui n'est pas utile à la Société seroit compté pour rien.

En Egypte on jugeoit les Rois après leur mort, & l'on honoroit come des Dieux ceux qui avoient été les Pères de leurs Sujets. Les Chinois sont dans l'usage de conserver à la postérité la mémoire des bons Citoyens : L'Empereur écrit de sa main leur éloge, qui est le seul titre de noblesse pour ces Peuples. Tout homme est capable de faire du bien à un autre homme : Il n'y a presque que les Rois & leurs Ministres, qui puissent en faire à une Société entière.

Je me fi te que parmi ce nombre prodigieux d'hommes réduits à eux mêmes pour tout travail, & pour toute pensée, à qui leur Etat semble interdire tout commerce avec les humains, il y en a peu qui ne soient quelquefois touchés de leur inutilité, & qui ne se reprochent l'oisiveté dans laquelle ils vivent. Les principes dont on farcit leurs têtes, & dont on amuse leur loisir, ne peuvent prévaloir contre les sentimens de la Nature, sur lesquels on peut s'étourdir, sans pouvoir les détruire.

Que de Talens ensevelis, que d'Arts abandonnés, que de Terres incultes, auroient besoin de leur secours, & les appellent à grands cris, sans en être écoutés ! *Fruges consumere nati.*

L E T T R E

*A Mr. ***. sur les HOLLANDOIS.*

AINSI, MONSIEUR, vous apellés mon sentiment un Paradoxe : Vous prétendez que je me suis trompé, quand je vous ai dit que l'élévation des Hollandois étoit le fait le plus étonnant dont les Fastes de l'Histoire fassent mention. Selon vous, MONSIEUR, c'est une erreur ; selon moi c'est une vérité. Pour la prouver laissons parler les faits eux mêmes.

Les Hollandois, vers le milieu du XVI^{me}. Siècle, qu'étoient ils ? Un Peuple pauvre, foible, peu nombreux, presque inconnu ; composé en grande partie de Matelots & de Pêcheurs ; occupant un petit pays marécageux, incapable de nourrir ses habitans, forcés de lutter contre contre la mer qui les menaçoit d'engloutir & les hommes & le pays. Ce n'est pas encore là tout ce que leur état avoit de triste ; ils étoient soumis à un sombre & cruel Tiran, qui prétendoit leur ôter tout, jusqu'à la liberté de servir Dieu suivant leurs lumières : Les soldats dont le Despote les entourait

étoient les meilleurs foldats de l'Europe , & l'Efpagne les payoit avec l'or du Méxi- que & du Pérou. Voilà ce qu'étoient les Hollandois fous PHILIPPE II. Traçons rapidement la route qui les a conduits au point de grandeur où nous les voyons maintenant.

Le fondement de leur grandeur fut l'efpérance de réfifter à leur redoutable Maître , efpérance qu'ils eurent la généreufe au'ace de concevoir , & que le fuccès le moins vraifemblable a juftifiée. Un fage Gouvernement & une invincible perfévérance firent tout.

Nous les voyons d'abord réfiftant vigoureufement à l'Efpagne , fouverain vaincus , quelquefois vainqueurs ; demandant fans cefle à leurs Voifins des fecours , qui ne leur étoient pas toujours acordés : Presque forcés de ne compter que fur eux mêmes , ils fe tournent du côté de la mer & du comerce ; i's enlèvent les tréfors & les poffeffions de l'Efpagne , qui s'épuife malgré les mines de l'Amérique , & qui enfin , devenus trop foible contr'eux , eft obligée de reconnoître l'indépendance de cetre poignée d'hommes , qu'elle méprifoit autrefois. Dans la fuite la Hollande devient l'appui de l'Efpagne , & pour comble de profpérité , elle fe voit en 1710 Maitrefle de

disposer à son gré du trône des Espagnols ;
ses anciens Tirans , & de leur nommer
un Roi.

Avant cette époque de la plus grande
gloire des Hollandois , leur Pays s'étoit peu-
plé & étoit devenu l'abord de toutes les
Nations , que le comerce & l'heureuse li-
berté y atiroient. Des villes florissantes
s'étoient élevées ; leurs nombreux vaisseaux
parcouroient les mers d'un pole à l'autre ;
ils s'établissoient dans toutes les parties du
monde , surtout dans l'Asie Orientale , où
il leur seroit aisé par leurs armemens ma-
ritimes de faire trembler les Despotes de
l'Inde , de la Chine & du Japon , s'ils
ambitionoient cette gloire funeste , & s'ils
n'aimoient mieux s'enrichir en négociant
avec ces opulentes contrées. Ne croyez
pas, MONSIEUR , que ceci soit un paradoxe :
Ne pouroient ils pas envoyer une flotte de
vaisseaux de guerre , qui se rafraichissant
au Cap de Bone Espérance , & à Batavia ,
partiroit de cette dernière station pour por-
ter la guerre aux côtes de l'Asie , depuis
Suratte jusqu'à Canton , & depuis la Chine
jusqu'à Jédos capitale du Japon , ville que
quelques galiotes à bombes embraseroient ?
Les autres Nations Européenes , qui ont
une marine guerrière , ne pouroient guère
faire la même expédition ; elles sont très

foibles dans l'Inde, où elles n'ont pas des lieux d'entre pôt & des points de partance come le Cap, l'Isle de Java, Malaca, Ceilan, les Moluques &c.

Comparez maintenant, MONSIEUR, ce Peuple sous PHILIPPE II avec le même Peuple sous le règne de PHILIPPE V, & cherchez dans l'Histoire une si étonnante fortune. Vous n'en trouverez pas, je n'excepte pas même celle des Romains. Rome ataquaa des peuples sans expérience dans la guerre, & qui se défendirent mal; encore a t il fallu des siècles pour élever sa puissance colossale, qui par le vice de ses fondemens ne pouvoit durer long-tems : En éfet à peine élevée elle comença à décroire, & bientôt le choc des Barbares la renversa entièrement. Il n'en est pas ainsi des Hollandois; ils eurent à faire à des Nations riches, florissantes & plus guérières qu'eux. Malgré mille obstacles réunis, leur sagesse à vaincu, & ils sont parvenus à une grandeur étonnante, & solide selon toutes les aparences.

Je pense, MONSIEUR, que ceci est suffisant pour établir mon sentiment.

J'ai l'honneur d'être &c.



AUX EDITEURS.

*Sur les inconvéniens du Commerce d'importa-
tion pour les petits Etats.*

ON conoit, MESSIEURS, vôte attention à faire part a vos Lecteurs de tout ce qui peut les intéresser ; vous pourrez donc publier cœtte Lettre , si elle vous paroît présentable à ce titre : Elle contient des idées simples, triviales si vous voulez, qui se sont sûrement présentées à l'esprit de quiconque a des yeux , & qui voit ; mais ces idées naissent d'une expérience journalière & sensible ; elles sont vraies : On ne pourra du-moins leur refuser le nom qu'on donne à celles du bon Abé de ST. PIERRE, *Rêveries d'un bon Citoyen*. J'imagine que tout n'en iroit que mieux, si les seuls bons Citoyens se mêloient de rêver.

On a avancé (& que n'avance t-on pas maintenant ?) que le Luxe étoit utile aux grandes Monarchies. Personne n'a dit encore qu'il fut avantageux aux petits Etats. En éfet, il est pour eux un très grand mal. Le Luxe est un Monstre in-

fatiable , dont la nature est de croître toujours ; plus on lui fournit d'alimens , plus il en demande , & plus il en dévore ; c'est un poison lent , qui ne tue qu'à la longue , mais qui tue infailliblement les corps foibles : C'est un fleuve , qui en coulant tranquillement , mine sourdement ses bords & les fait crouler d'autant plus sûrement , qu'on y prend moins garde.

En considérant la vigueur que le luxe a acquise dans notre Pays , en jettant les yeux sur la somme des productions étrangères que nous consomons , productions dont à la rigueur nous pourrions nous passer en grande partie , on jugera , si l'on fait à la chose une attention sérieuse , qu'il est étonnant que les marchandises de luxe , faisant sortir tant d'argent du Pays , il puisse y en rester encore. Si l'on dit que le commerce d'exportation y en fait entrer autant que l'importation en fait sortir , il semble qu'on approchera de la vérité , puis qu'il ne paroît pas que nous manquions d'argent ; mais il y a entre le commerce exportatif , & celui d'importation une différence si grande , si essentielle , qu'elle pourroit avoir pour nous les plus funestes suites.

Cette différence est dans leur nature. Le commerce d'importation nous est par-

faitement libre, come il l'est pour qui-
conque peut acheter : Nous sommes assurés
que l'étranger nous fournira, en retour
de nôtre argent, autant de marchandises
qu'il nous plaira d'en demander. Le co-
merce d'exportation au contraire est ca-
suel & incertain ; il dépend de la volonté
ou des besoins de l'étranger, auquel nous
ne sommes point libres de vendre les ou-
vrages ou les productions de nôtre Pays,
s'il ne lui plaît de les acheter. Il est
vrai que telle est la nature du commerce
d'exportation chez tous les Peuples ; mais
l'inconvénient tombe à plein sur les Etats,
tels que le nôtre. Les grandes Nations
commerçantes peuvent aisément s'en garan-
tir ; elles porteront chez les Indiens ou
chez les Chinois les marchandises que les
Russes ou les Turcs auront refusées : Un
des canaux par lesquels leurs marchandi-
ses s'écoulent est-il fermé, elles peuvent
en ouvrir deux nouveaux. On sait assez
qu'il n'en est pas ainsi de nous. Con-
cluons que l'importation, occasionnée par le
Luxe, tendant toujours à augmenter, &
que nôtre casuelle exportation pouvant fa-
cilement diminuer, il s'ensuit que si mal-
heureusement la chose tournoit ainsi, l'ar-
gent diminueroit nécessairement parmi nous,

& à la longue tout manqueroit tout à fait. La conséquence de ce malheur seroit le dépérissement de l'Agriculture, de la Population, & des Arts.

Voilà le grand danger que le Luxe fait courir aux petits Etats. Il ne seroit pas difficile de nous en préserver, si nous le voulions sérieusement. Dès que le Souverain, jettant sur cette partie un coup d'œil attentif, daignera déployer sa sagesse, ~~il~~ verra le mal & le remède.

Si quelqu'un doutoit de la grandeur du mal, qu'il considère la branche de nôtre Luxe la plus pernicieuse, je parle de nôtre immense consommation de sucre, thé, chocolat, café, & autres dépenses, qui en font les suites, come porcelaines &c. L'usage de ces productions étrangères est si comun parmi nous, qu'il s'étend presque à tous les individus : Cela va même si loin, que nous ne devons pas désespérer de voir bientôt nos Payfans, au lieu de nourriture solide, se faire servir du thé, ou du café. Cette singularité ne me surprendra pas; j'en ai déjà vû bien des exemples, & je ne suis sûrement pas le seul qui les ait vûs. Or un usage si étendu d'une marchandise qu'il faut payer à l'étranger, marchandise qui ne sert presque qu'à flater les sens, est incontestable.

ment dans notre position un luxe éfrené, pernicieux. Si l'on avançoit, que l'article dont il s'agit ici fait sortir du Canton seul trois ou quatre cent mille livres chaque année, on devroit craindre que l'estime fut plutôt au dessous qu'au dessus de la réalité. Sans doute nous n'avons guère de branche de comerce, qui en fasse rentrer autant tous fraix faits; & combien n'avons nous pas d'autres branches d'importation, qui font sortir notre argent?

On fixeroit des bornes assurées à l'usage de ces denrées ruineuses, si l'on établissoit sur leur entrée dans le Pays, une taxe de mille pour cent. Cet établissement à la vérité auroit quelques legers inconveniens, toutes les choses humaines en ont; mais il seroit facile de les lever. Par là on arêteroît le cours de notre plus défavorable importation, & il en résulteroit des avantages qui seroient bientôt sensibles. Nous serions alors véritablement économes, pendant, qu'avec tous nos projets économiques, nous sommes réellement très prodigues.

Je suis &c.

L E T T R E

D'un Curé de Village

A M I L O R D * * *



MILORD !

Vous excuserez, j'espère, votre ancien ami, qui a pris de tems en tems la liberté de vous doner quelques avis, s'il le fait encore une fois, dans cette occasion particulière que vous lui en fournissez aujourd'hui. Vous dites dans votre dernière lettre, que vous avez perdu au jeu deux mille guinées; cette nouvelle me fait une peine infinie, car nous autres gens de la campagne, nous regardons deux mille guinées come une somme très considérable, & si je ne vous conoissois pas, j'aurois été fort surpris du ton de gaieté qui règne dans votre lettre, après une aussi grande perte. Je fais que vous autres Messieurs de la ville regardez le jeu, tout au plus come une foiblesse & un passe tems: Moi

je regarde depuis long-tems le jeu que vous jouez come un des plus grands péchés que je conoisse; vous passerez à un vieux Curé de se servir de ce mot, que l'on me dit être tout à fait hors de mode. Voulez vous savoir pourquoi je pense de cette façon? C'est parce que le jeu peut faire un vrai coquin du plus honête home.

Je vous conois; je suis sûr que vôte naturel vous porte à faire du bien, & que vous désirez d'aquérir une bone réputation dans le monde. Dès vôte plus tendre enfance vous étiez porté à la douceur & à la compassion; je vous ai vû doner six sols à un bon vieillard lorsque vous n'en aviez que huit, & que par conséquent il n'en restoit que deux dans vôte poche. Comment est-il donc possible, que vous aimiez avec tant d'ardeur une chose qui peut, avec le tems, vous ravir la sagesse, la gloire, le penchant à la générosité; qui peut même vous porter à des injustices? Je fais que vous rirez de ce que j'avance ici, & que vous direz que je vous prêche. Eh bien, chacun fait son métier; j'espère que je n'aurai jamais honte du mien. Mais coment le jeu peut-il avoir les suites dont je vous parle? Un moment de patience, Milord, je vai vous l'apprendre, & même en peu de mots, quoique je ne sois qu'un vieux radoteur.

Les mœurs d'un jeune homme peuvent se corrompre , suivant les compagnies qu'il fréquente. Il me semble , Milord , que les maisons où l'on tient table de jeu ne sont pas des écoles de sagesse. Les maximes qu'on y débite , les discours qu'on y profère , le spectacle qu'on y voit des passions humaines les plus honteuses , l'ardeur pour le gain , les emportemens , les sermens &c. Tout cela ne me paroît pas fort propre à former un jeune homme à la vertu.

Quand à la réputation , on m'accordera aisément , que de tous les caractères , il n'en est presque point de pire que celui d'un joueur. Quelque corrompu que soit le monde , il n'y a cependant jamais eu d'homme , qui ait été généralement estimé pour avoir aimé le jeu ; s'il en est autrement aujourd'hui , il faut que les choses aient bien changé depuis la dernière fois que j'allai à *Londres* ; c'étoit le jour du couronnement de GEORGE I.

Je vous prie de vous rappeler (car vos bonnes inclinations me sont connues) combien de fois vous auriez voulu secourir quelque personne de mérite , qui se trouvoit dans la misère , & que vous ne le pouviez pas , parce que vous aviez été malheureux aux dés une nuit ou deux auparavant.

Lorsque le jeu consume une bonne partie des revenus, comme l'on paie les dettes qu'on y a contractées les premières, il arrive de là, que la plupart des autres dettes sont trop long tems arriérées. La vraie valeur de l'argent dans le commerce se tire d'une fréquente circulation; & si les dettes des Marchands sont de longue date, il faut qu'il y ait de l'injustice quelque part; car ou ils ne vous passent pas plus haut leurs marchandises, qu'ils ne les doivent passer à une personne qui paie argent comptant; dans ce cas vous êtes injuste à leur égard, en retenant si long tems la somme qui leur est due; ou, ils vous passeront plus que la valeur réelle des marchandises, & vous êtes alors la cause de cette injustice qu'ils vous font. Je crois donc que tout ce que j'ai dit est très bien fondé; mais j'avoue que ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'une aussi excellente tournure d'esprit que celle que je vous connois, soit rendue inutile par des moyens aussi pitoyables. Je viens de calculer combien de bonnes œuvres vous auriez pu faire l'Année dernière, & que vous n'avez pas faites. sans rien ajouter pour cela à votre caractère ou à votre bonheur. Voici le compte que je viens de faire, & je suis votre très humble serviteur.

EXPOSITION *de ce que Milord *** auroit
pu faire pour le bonheur du genre hu-
main, pendant l'Année 1764.*

- Pour mettre en apprentissage deux Fils
d'un Soldat qui se batit courageuse-
ment, & perdit la vie à la Bataille
de Minden.** L. 50
- Pour un pauvre Ministre qui a sur les
bras une famille nombreuse.** 105
- Pour dot à cinq jeunes Filles, le jour
de leur mariage avec de braves Mar-
chands.** • 100
- Pour habits & école de dix jeunes gar-
çons.** 100
- Pour l'apprentissage de quatorze jeunes
gaçons & six jeunes filles** 200
- Pour former un établissement à qua-
tre jeunes gens sortis d'apprentissage.** 150
- Pour avoir prêté à de pauvres Mar-
chands sans intérêt pendant trois ans.** 200
- Pour des enfans d'Officiers dans la mi-
sère.** 250
- A un Gentilhomme de naissance & de
mérite qui a eû le malheur de per-
dre son bien.** 300
- A une Dame de condition, dont le
père s'est ruiné au jeu, & qui se**

trouve dans la misère , pour lui acheter une Anuité de trente livres pendant sa vie.

300

Pour plusieurs œuvres de charité dans différentes occasions.

250

 L. 2000

Je crains qu'au lieu de cela tout ne soit porté dans un seul article ;

Pour l'Année 1764.

Aux Cartes & aux dés

L. 2000

Ah, Milord ! Je vous supplie de comparer attentivement ces deux comptes. Si le premier eût été le vôtre , quel plaisir ne vous auroit-il pas donné , toutes les fois que vous l'auriez examiné en pensant , que dans l'espace *d'une seule Année* , vous auriez rendu heureuses , pour *toute leur vie* , des personnes qui se trouvoient dans la misère ? Que vous reste t-il au lieu de tout cela , que la mortification ?... Je ne veux rien dire de plus ; remplissez vous même ce vuide... Pensez y un seul moment s'il vous est possible de vous assoir & de penser. Mon bon Seigneur !... Je vous ai toujours aimé come si vous étiez mon propre fils ; vous m'avez donné ma Cure,

& j'ai toujours été comblé de vos bienfaits ; je me sentirois porté à me dépouiller de tout ce que j'ai reçu de vous, si je pouvois me procurer par-là le plaisir d'entendre de tout côté parler en bien de toute votre conduite ; come on fait déjà l'éloge de tant de bones actions que vous avez faites. Entendre chanter vos louanges c'est la consolation de mes cheveux gris ! Mais lorsque j'apprens du mal de vous, c'est mon cœur qui en souffre ! S'il arrivoit que vous m'aprissez, d'ici en un an, que vous avez employé seulement la moitié de votre superflus à faire du bien, au lieu de le perdre aussi misérablement que l'Année dernière ; je crois que j'en recevrais tant de plaisir, que vous ajouteriez deux ou trois Années à la vie près de finir de

Votre très humble serviteur.

PHIL. DE COVERLEY.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Be'les Lettres de MONTAUBAN , après avoir célébré le matin selon l'usage , la Fête de ST. LOUIS , tint l'après midi son Assemblée publique , dans la sale de l'Hotel de Ville. M l'Abé de VERTHAMONT Directeur de Quartier , ouvrit la Séance par un Discours sur *l'art de cultiver l'esprit.*

M. de BERNOI lut ensuite un Discours , *sur les caractères odieux de la jalousie.*

M. de ST. HUBERT , Chevalier de ST. LOUIS , récita des Vers , où il retracta fort ingénieusement le serment qu'il avoit fait de ne plus s'adonner à la Poésie.

M. l'Abé BELLET , après avoir adressé à M. de ST. HUBERT des vers destinés à le confirmer dans sa nouvelle résolution , lut des *Observations apologetiques sur les Academies de Province.*

M. de BERNOI fit part à la Compagnie de *Stances morales* envoyées pour tribut à l'Académie , par M. le Chevalier DE MALARTIE , l'un des Académiciens.

M. l'Abé DE LA TOUR lut une Dissertation , où il examine *si l'on peut dire que*

L'Art dramatique purge les passions. Il se décide pour la négative.

M. DE BERNOI récita une *Epître aux gen. de Lettres*, & M. de ST. HUBERT des Vers adressés aux Dames, *sur les dangers de loisivete.*

L'on fit ensuite lecture du Programme. L'Académie distribuera le 25 Aout 1766 un Prix d'Eloquence, fondé par M. DE LA TOUR, Doyen de l'Eglise Cathédrale, l'un des tr nte de la même Académie. Le sujet qu'elle propose pour le Discours est cette question : *Est-il utile à la Société, que le cœur de l'homme soit un mystère ?* Conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Pravum est cor hominis & inscrutabile ; quis cognoscet illud ?* JEREMIE XVII. v. 9. Ce prix est une Médaille d'or, de la valeur de 250. Liv. portant d'un côté les Armes de l'Académie avec ces paroles dans l'Exergne : *Academia Montalbaniensis fundata auspice Ludovico XV. P. P. P. F. A. Imperii anno XXIX &* sur le revers ces mots, renfermés dans une Couronne de Lauriers : *Ex munificentia Viri Academici D.D. Bertrandi DE LA TOUR, Decani Eccles. Montalb. MDCCLXIII.*

Les Auteurs qui voudront concourir, adresseront tros copies bien lisibles de leurs *Ouvrages*, avant la fin du mois de Mai,

à M. DE BERNOI, Secrétaire perpétuel de l'Académie. Elles devront être munies d'une Approbation, signée de deux Docteurs en Théologie.

Le Prix de l'Année courante a été remporté par le R. P. BOSCHUS, de la Doctrine Chrétienne, l'un des Professeurs de Philosophie du Collège de Briye & de la Société Royale d'Agriculture du Limousin. Son Ouvrage, lu dans l'assemblée, fut généralement applaudi.

Le Discours, qui a pour Sentence : *Fraude perit virtus*, a eu l'Accessit de ce Prix.

M. BARON, Directeur & Secrétaire de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts d'AMIENS ouvrit la Séance du 25 Août, en parlant sur les difficultés générales & particulières qui ont retardé la publication du Recueil des Ouvrages de l'Académie.

M. l'Abbé DE RICHERY, Chanoine d'Amiens, nouveau Récipiendaire, fit son remerciement par un Discours, dont le sujet principal étoit l'influence du sentiment sur les vertus & les talens. M. BARON y répondit au nom de la Compagnie.

Les autres Ouvrages, qui remplirent

la Séance, furent un *Essai sur le goût*, par M. d'ESMERY; la Préface d'un Ouvrage de M. MARTEAU, *sur la Fièvre milliaire* & une Observation d'Histoire naturelle de M. SELLIER, *sur la pierre de Morte mer*, village entre Mondidier & Compiègne.

L'Académie n'ayant reçu aucun Ouvrage, sur le sujet qu'elle avoit proposé, annonce pour celui du Prix qu'elle doit distribuer en 1766 :

Quel a été dans la Province de Picardie l'état des Sciences, des Lettres & des Arts, depuis le commencement de la Monarchie, jusqu'à l'institution de l'Académie ?

Come ce sujet est aussi vaste qu'important, elle donera deux Médailles d'or, chacune valant L 300 à l'Auteur qui l'aura mieux rempli dans toute son étendue.

On ne recevra les Ouvrages que jusqu'au 1^{er} Juin.. Ils doivent être rendus francs de port à M. BARON, Secrétaire Perpétuel de l'Académie à Amiens.

* * *

* *

—



LIVRES NOUVEAUX.

ABREGÉ *chronologique de l'histoire d'Espagne & de Portugal, divisé en huit Périodes; avec des Remarques particulières à la fin de chaque Période, sur le Genre, les Mœurs, les Usages, le Commerce, les Finances de ces Monarchies; la Notice des Princes contemporains, & un précis historique sur les Savans & Illustres. Deux Vol. in 8vo.* A Paris chez JEAN THOMAS HÉRISSENT fils, 1765.

ON desiroit de voir traiter l'Histoire d'Espagne & de Portugal, suivant la méthode de M. le Président HENAUT, c'est à dire avec cet art, qui concentre les détails des faits intéressans & les rapproche dans un ordre comode, où le lecteur, peut les trouver & les consulter à son gré. L'Auteur de cette ingénieuse méthode avoit entrepris d'en faire lui même l'application à l'Histoire d'Espagne; mais ne pouvant donner assez de tems à un nouvel Ouvrage de cette nature, il s'est contenté d'en fournir le plan & le canevas, & il en a confié l'exécution à des gens de let-

tres, qui ont aquis de la célébrité dans ce genre d'écrire.

Nous sommes persuadés que le Public applaudira à ce choix, & qu'il retrouvera dans l'Ouvrage que nous anonçons, non seulement la méthode, mais même le génie & la manière de M. le Président HENNAULT. C'est la même exactitude, la même précision, la même attention pour ne rien omettre d'intéressant; la même sagacité pour remonter aux sources & aux principes des événemens, des mœurs, des usages. Pour en donner une idée, nous mettrons sous les yeux de nos Lecteurs le Portrait qui termine le Tableau du long & glorieux Règne de CHARLES QUINT.

„ Cet Empereur, disent nos savans Au-
 „ teurs, avoit un génie vaste, actif, har-
 „ di, qui lui fit exécuter de grandes cho-
 „ ses. Brave dans les combats, profond
 „ dans les conseils, habile Général & fa-
 „ vant Politique, conoissant les homes,
 „ les faisant servir à ses desseins, sachant
 „ faire mouvoir à son gré le caractère &
 „ l'esprit des Nations, il porta ses vues,
 „ come FERDINAND, jusques sur la Mo-
 „ narchie universelle. CHARLES régnoit
 „ sur vingt Royaumes, sur de grandes
 „ Provinces, dont il concilia les intérêts,
 „ dont il prévint, arêta ou punit les lou-

„ lèvemens, employant, suivant les cir-
 „ constances, la négociation, la douceur
 „ & la force.

„ Les découvertes & les conquêtes des
 „ Espagnols étendirent sa domination sur
 „ l'Orient & sur l'Occident de l'ancien &
 „ du nouveau Monde. Il avoit un Em-
 „ pire, qui surpasseoit quatre fois en gran-
 „ deur celui des anciens Romains & deux
 „ fois celui du Turc, du Roi de Perse,
 „ du Moscovite & du Tartare. Ce Prince,
 „ le plus puissant qui fut jamais, étoit
 „ toujours en action. Il parcouroit suc-
 „ cessivement l'Espagne, la Flandre, l'Al-
 „ lemagne, l'Italie. Il alloit commander ses
 „ armées & triompher de ses ennemis. Il
 „ venoit présider les Conseils des Nations
 „ soumises à son Gouvernement. Il ha-
 „ ranguoit ses Peuples; il défendoit ses
 „ intérêts & ceux de la Religion, devant
 „ les Souverains assemblés dans les Diètes
 „ de l'Empire. Tout à son ambition, il
 „ fit de ses Sujets des Guerriers & des
 „ Politiques. Il aimoit & favorisoit les
 „ Sciences & les Arts; cependant il ne
 „ récompensoit les talens agréables que
 „ dans les Etrangers. Il sembloit avoir
 „ adopté, à l'exemple des Romains, la Ma-
 „ xime de réserver aux Espagnols l'honneur

„ de

de vaincre & de pardonner, & de lais-
 ser aux autres Peuples la gloire des ta-
 lens. Il encouragea par les faveurs les
 Artistes & les Negocians à venir s'éta-
 blir dans son Empire. Le Marquis d'AS-
 TORGA lui en faisant un jour le repro-
 che, *Apprenez*, lui dit CHARLES QUINT,
que la Noblesse me dépouille, mais que le
Commerce m'enrichit, & que les Sciences
& les Arts m'instruisent & m'immorta-
lisent. On fait que ce Prince combla
 LE TITIEN d'honneurs & de bienfaits. Il
 ramassa lui même le pinceau qui étoit
 échappé des mains de ce Peintre illus-
 tre ; il alloit souvent le visiter dans son
 atelier ; c'étoit un nouveau titre de
 grandeur qu'il aquéroit, en honorant
 ainsi les hommes célèbres.

On est fâché de voir que ce Souve-
 rain, qui avoit tant de belles qualités,
 de grandeur d'ame, de talens, ait tout
 sacrifié à sa vanité, & qu'il se soit peu-
 occupé du bonheur de ses Sujets, pen-
 dant le cours d'un si long règne. Am-
 bitieux, jaloux, dissimulé, infidèle
 dans l'exécution de ses Traités, empor-
 té, vindicatif, terrible dans sa colere,
 il a rempli l'Europe de guerres, de sang
 & de calamités.

Il eût dans FRANÇOIS I, Roi de France, un Rival qui retarda ses conquêtes & qui mit un frein à ses vastes projets. CHARLES le poursuivit à outrance & l'acabla de toutes ses forces. Il triompha de ce Monarque par ses Généraux, qui le mirent en sa puissance. CHARLES perdit alors l'occasion de remporter sur lui même la plus belle de ses victoires, en rendant généreusement la liberté à son illustre Prisonnier. Au contraire, il le traita avec dureté & trafiqua de sa rançon. Il connoissoit dans son ennemi des sentimens plus généreux, lorsqu'il osa se confier à lui & séjourner dans son Royaume, où il reçut les honneurs de la Souveraineté.

CHARLES aimoit la gloire come un ambitieux & un conquérant; FRANÇOIS I la recherchoit come un grand Roi & un Héros; CHARLES protégea les Sciences & les Lettres par ostentation; FRANÇOIS I les honora par goût; CHARLES gouverna en Politique; FRANÇOIS régna en Père. CHARLES & FRANÇOIS, tous deux spirituels, courageux, zélés pour la Religion, magnifiques, galans, furent les plus grands homes de leur Siècle. CHARLES eût plus de gloire & de puissance, FRANÇOIS I plus de

véritable grandeur & de considération.
 „ L'abdication & la retraite de l'Empe-
 „ reur ont été admirées & blâmées, sui-
 „ vant le point de vue dans lequel elles
 „ ont été considérées; mais ce Prince,
 „ vieux, infirme, rassasié d'honneurs, fa-
 „ tigué par le poids de sa puissance, fait-
 „ soit il un sacrifice bien grand de renon-
 „ cer à un fardeau qui l'acabloit? Il de-
 „ siroit voir remplir par son Fils le rôle
 „ dans lequel il avoit représenté avec tant
 „ d'éclat. Il vouloit être à son tour spec-
 „ tateur tranquille, après avoir été long-
 „ tems en action & avoir recueilli les
 „ applaudissemens de l'Univers. Ce fut
 „ cette curiosité vaine, qui le porta aussi
 „ à se faire représenter la pompe de ses
 „ funérailles; il se mit sous le drap mor-
 „ tuaire, & chanta pour lui même les
 „ prières ordinaires. Le froid le saisit
 „ pendant le tems de ces tristes cérémo-
 „ nies & hata la fin de ses jours. On lui
 „ éleva dans l'Europe trois mille sept cents
 „ Catafalques. Il fit un Testament que
 „ PHILIPPE II. déféra à l'Inquisition; on
 „ y délibéra même si le Testateur ne de-
 „ voit pas être condamné au feu?

Nous désirerions pouvoir présenter aussi
 le Portrait de ce PHILIPPE II, qui fut au-

tant craint que CHARLES QUINT son Père avoit été admiré; mais les bornes de notre Journal ne le permettent pas. On le verra avec plaisir dans l'Ouvrage même, où les Auteurs ont su répandre à propos des morceaux d'une lecture agréable, tant dans le corps même de l'Histoire, que dans les remarques particulières qui sont distribuées à la fin de chaque Période.

Cet Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne & de Portugal fera suite avec les autres du même genre, dont la réunion peut former une Histoire universelle, en un petit nombre de Volumes, où tous les événemens sont présentés avec précision au Lecteur qui veut s'instruire, & au Savant qui veut se rappeler quelque événement.

ROSE ou les effets de la haine, de l'amour, & de l'amitié. II. Parties in 12. A Londres, & se trouve à Paris chez ROBIN. 1765.

L'ingénieux Auteur de ce Roman a peint avec des traits de flamme, les trois passions dont il se propose de décrire les effets. Les caractères animés par ces trois passions, sont tracés avec la plus grande

vérité. Les principaux personnages sont le Chevalier de MONEORT, CLAIRFONS, la jeune ROSE, LA FORET son frère, & la Comtesse de LOZAN. Dans une partie de chasse, une Laye furieuse renverse le Chevalier. LA FORET, Garde-chasse, en même tems qu'il se précipite pour délivrer son maître, est tué par un chasseur mal habile. CLAIRFONS terrasse la bête, & délivre le Chevalier. Le Père du Chevalier, témoin de cette action, resserre les nœuds de leur amitié. On fait emporter le pauvre LA FORET, qui expire peu de tems après : Le Comte de MONFORT se déclare le Protecteur & le Père de sa famille. Il fait une pension à sa veuve, fait élever LA FORET, son fils, aux exercices propres au parti des armes ; ROSE est mise entre les mains de MONFORT, qui l'élève comme sa fille. LA FORET entre bientôt après dans le Régiment de R. où il se distingue. ROSE fait les délices du Comte & de la Comtesse que la mort lui enlève. Le Chevalier de MONFORT continue à ROSE les soins qu'on prenoit d'elle, & CLAIRFONS se charge du soin de former son esprit aux talens, & son cœur à la vertu. Ces trois personnes vivoient heureuses, unies par l'amitié, l'estime & la reconnoissance. La

Comtesse de LOZAN, sœur aînée du Chevalier, que le Comte de LOZAN avoit épousée, à condition que le Chevalier entreroit dans l'Ordre de Malthe, vient au château de MONFORT : Elle débite à ROSE des Maximes, dont CLAIRFONS fait sentir toute la fausseté à sa jeune élève, qu'il adore. La Comtesse forme le projet de se venger d'un home, qu'elle a aimé au moment qu'elle l'a vu, & qui lui préfère ROSE. Elle est acoutumée à cometre le crime de sang froid. Elle cherche à enflammer son frère pour ROSE ; elle ne lui parle qu'avec transport de cette jeune personne, lui vante ses qualités, & lui fait des peintures voluptueuses de ses charmes, que cette abominable femme en jouant expose même quelquefois aux yeux du Chevalier. Quand elle voit le Chevalier bien épris, elle lui persuade que ROSE l'aime, l'excite à se rendre heureux ; mais la vertu triomphe encore. Cependant ses combats altèrent sa santé. Il fait l'avou de son amour à CLAIRFONS, & le prie de la déterminer à un mariage secret. CLAIRFONS gémit & n'ose par délicatesse, combattre le projet de son ami ; envain ROSE, à qui il apprend ce dessein, rejette-t-elle avec indignation un bonheur, qu'elle ne peut partager, avec lui ; envain lui jure-t-elle

une tendresse éternelle ; CLAIRFONS n'en est pas moins décidé à se sacrifier à son ami ; mais en même tems qu'il exhorte ROSE à ne pas refuser son bonheur, son amour le trahit, & ROSE lit tout ce qu'il sent dans son ame : En ce moment, serrés étroitement l'un contre l'autre, ils tombèrent dans un fauteuil, & restèrent dans cet état, où toutes les facultés suspendues, le cœur enivré, & l'ame seule active, enlève aux sens anéantis toutes leurs fonctions : Dans cette situation, qu'on éprouve rarement & qu'on n'exprime jamais, ils ne reviennent de cet état que pour se jurer une constance & une fidélité éternelles. CLAIRFONS ne quitte ROSE que pour réfléchir aux ménagemens qu'il devoit employer avec MONFORT. ROSE va recevoir une compagnie de Dames & de Gentilshomes du voisinage, qui venoient rendre leur visite à la Comtesse de LOZAN. Un jeune Officier de milice de cette compagnie, encouragé par la Comtesse, forme le projet d'engager ROSE, de force ou de gré, à lui acorder le prix de l'amour qu'il a conçu pour elle. Cette coupable Femme les conduit dans un Bosquet éloigné & les laisse seuls. ROSE est allarmée ; elle veut aller chercher la Comtesse ; il s'y

épouse ; elle crie ; il lui ferme la bouche
 avec un baiser. Elle se jette à ses piés ;
 il la renverse , & saisissant ses mains , il
 veut souiller ses charmes par des caresses
 criminelles. ROSE se saisit du couteau de
 chasse de ce téméraire , pour se percer le
 sein. Efrayé de cette action , il veut le
 lui arracher ; ils se le disputent encore ,
 lorsque CLAIRFONS arrive. Il avoit vu
 d'une terrasse les premières entreprises du
 Ravisseur. Il étoit acouru au secours de
 ROSE. Quel spectacle ! Il la trouve ren-
 versée par terre , échevelée , les mains san-
 glantes. Il imagine qu'elle se défend du
 fer de ce monstre. Il fond sur lui ; le lui
 arrache , & le lui plonge dans le cœur. Il
 relève sa chère ROSE , la prend dans ses
 bras , pour la porter au Château. Malheu-
 reusement il rencontre la compagnie : Te-
 nez , dit il , au Père du coupable , qu'il ve-
 noit de poignarder , voilà l'état où votre
 indigne fils a mis cette jeune fille ; mais
 j'ai su prévenir son crime & le punir.
 Toute la Compagnie court au Bosquet.
 CLAIRFONS continuant son chemin vers
 le château , entend marcher derrière lui.
 Il se retourne & voit le Frère du jeune
 Officier , qui lui porte un coup d'épée dans
 les reins. Il saute en arrière , abandonne
 ROSE pour un moment , arrache une pa-

liffade, & du premier coup étend son ennemi à ses piés. Le Père arrive, & ne pouvant le venger sur CLAIRFONS, il court à ROSE pour lui percer le sein. CLAIRFONS le faït d'un bras vigoureux, & le précipite dans un canal qui est près de lui. Il rencontre sous ses piés celui qu'il avoit terrassé avec la paliffade; il le prend par les cheveux: Va, dit-il, rejoindre un Père digne de tels enfans. Le fils tombe sur son Père, dans le tems qu'il regagnoit le bord, & le force par son poids à rentrer au fond de l'eau. Cependant on poursuit CLAIRFONS. Des Recors viennent pour le faïtir. Il se cache dans un souterrain, en sort pendant la nuit & reste aux environs du château. Son Ami MONFORT lui écrit & lui conseille de s'absenter pour quelques années. Il se retire chez un Bucheron à trois lieues du château; il cache sa retraite à son ami & n'en fait part qu'à ROSE: Il écrit à MONFORT & à la Comtesse qu'il va voyager. La Comtesse profite de cette absence pour remettre la passion de son Frère à une épreuve à laquelle il ne lui fut pas possible de résister. Elle, s'atache à gagner peu à peu la confiance de ROSE, qui lui avoue la retraite de CLAIRFONS & sa correspondance avec elle. La Comtesse offre de la

servir. ROSE lui avoue qu'il lui demandoit depuis longtems un rendez-vous. La Comtesse l'engage à y consentir, à lui indiquer l'heure & le lieu. Alors elle apprend à son Frère, que CLAIRFONS est aimé de ROSE, qu'il n'est point parti, qu'il n'est qu'un Ami perfide, un Philosophe hypocrite, qui jouit tranquillement des plaisirs du vice & des honneurs de la vertu. MONFORT, qui se croit trahi, demande à sa Sœur ce qu'il doit faire. Trompez qui vous trompe, lui dit-elle; il faut vous trouver dans le cabinet indiqué pour le rendez vous, à la place de CLAIRFONS, & me laisser conduire le reste. Il y consent. Ils se rendent, la Comtesse dans le Cabinet où doit venir CLAIRFONS, & MONFORT dans celui où elle conduit ROSE. La nuit étoit obscure. CLAIRFONS croit parler à ROSE; il l'exhorte à ne pas perdre de vue ses devoirs. Il est interrompu par les baisers les plus ardens, par les transports les plus hardis & les plus indécens. Il s'en débarasse, plein d'étonnement & de confusion. De son côté ROSE étonnée des caresses de MONFORT, qu'elle prend pour CLAIRFONS, le repousse & l'acable de reproches.

CLAIRFONS désespéré quitte la Chaumière du Bucheron & va s'enfermer dans

un Couvent de C... au milieu d'un désert. Il veut s'unir à ces saints Solitaires. Heureusement il leur avoit donné 12 mille Livres en entrant & il ne lui reste pas de quoi payer la dot que ces Religieux lui demandent. Il sort du Couvent, s'adresse à un Avocat pour r'avoir l'argent qu'il a remis aux Moines. L'homme de Loix prend ce qui reste à CLAIRFONS pour les fraix. CLAIRFONS découvert est forcé de s'engager. Il rencontre un Officier & reconoit LAFORET décoré de la Croix de St. Louis. Il se jette à son cou & LAFORET à ses piés. Ils se racontent leurs aventures, depuis qu'ils ne se sont vus & se lient de l'amitié la plus solide. LAFORET doit à sa valeur la Croix, un Brévet de Colonel & la permission de lever 300 Volontaires. Il donne à CLAIRFONS le comandement de 100, qui doivent être à cheval. Ils rentrent en Campagne, font des prodiges de valeur. CLAIRFONS a le bras gauche cassé d'un coup de feu; LAFORET reçoit huit coups de sabre sur la tête. Ils sont faits prisonniers en Ecosse, où ils restent longtems. Enfin leurs fers sont brisés; c'est MONFORT qui vient leur en apporter la nouvelle au fond de l'Ecosse. CLAIRFONS n'ose demander des nouvelles de ROSE. Ils repartent d'E-

coffé, arivent au Château de MONFORT. C'est là qu'en aprochant du Bosquet, le Chevalier fait en rougissant l'aveu de ses efforts pour séduire ROSE, & lui découvre les trames de sa Sœur, & la méprise du rendez vous ménagé par Mad. de LOZAN. Il lui apprend que ROSE s'est retirée à l'Abaye de Clairmoutier, où Mad. DE LOZAN l'a conduite. Il mène CLAIRFONS dans un Pavillon bas. Là, dans un cabinet de verdure, on y voyoit la Statue de ROSE. MONFORT ouvre une porte de l'un des côtés du piedestal, lève une petite trape & descend avec CLAIRFONS dans un petit caveau. Au milieu est un Autel de marbre noir, en forme de tombeau. MONFORT se met à genoux, baise l'Autel, l'ouvre, & en tire un cofret de bois odoriférant sur lequel sont gravés en chiffre les noms de ROSE. Quel spectacle que celui de ces deux Amis, fondant en larmes, priant & baïsant, tour à tour, ces restes inanimés ! C'est un de ces morceaux qu'il est impossible de rendre par extrait. MONFORT apprend à CLAIRFONS que ROSE étoit morte au Couvent, trois mois après son entrée, & que c'est par le moyen de sa Sœur, qu'il avoit obtenu le précieux trésor que renferme ce caveau.

ils vivoient ensemble envelopés de tristesse

teffe. CLAIRFONS pour s'enfoncer dans l'obscurité des bois , plutôt que pour chasser , prend un fusil & sort. Il entend tirer à côté de lui , en demande la raison. Un valet , qui chassoit , lui répond insolemment , le menace avec son fusil. CLAIRFONS le lui arache & le brise. Des Payfans sont apellés en témoignage , & CLAIRFONS est obligé d'aller solliciter son Procès à Paris. LA FORET étoit parti pour les Indes , où il avoit demandé de l'emploi , quand la Paix fut conclue en Europe, CLAIRFONS venoit d'acomoder son affaire , il s'en retournoit. Il rencontre à Essone LA FORET , escorté par la Maréchaussée. Il veut en savoir la raison. LA FORET lui dit qu'il a été arrêté le matin , & qu'il n'en fait pas d'avantage. CLAIRFONS part pour Versailles , s'adresse pour obtenir la liberté de son Ami à une Mad. de FONBONNE , Femme belle & respectable , qui s'atache à CLAIRFONS , parcequ'il est honête. Elle ne se borne pas à demander l'élargissement de LAFORET , qui lui est acordé ; elle obtient pour CLAIRFONS une pension de L 2000 & la Croix. Il part pour Lion. Sur sa route , il passe devant l'Abaye de Clairmoutiers , où MONFORT lui avoit dit que ROSE avoit fini ses jours. Il entre en tremblant dans l'Eglise , presse

de ses lèvres cette terre, qui couvre la cendre de ROSE. Il croit voir son ombre. Il ne sort de son extase, qu'au chant des Religieuses. Il croit entendre la voix de ROSE. Il s'évanouit. A son réveil, il se traîne à la grille; i' voit une Religieuse qui arrange des Livres. Un soupir lui échape, la Religieuse se retourne, il reconoit ROSE. Quels transports! Quels sermens! Elle devoit faire ses vœux le lendemain; elle lui dit de revenir à deux heures, & qu'il trouvera un billet sous le Bénitier. CLAIREFONS sort, revient & trouve le billet. ROSE lui indique une petite porte du Jardin, lui marque de s'y rendre pendant la nuit & lui promet de le suivre. Il vient au rendez vous, entend du monde passer avec précipitation; il se cache. La porte du Jardin est ouverte, mais ROSE ne vient point. Il rentre dans l'Eglise & n'entend point ROSE. Sur le déclin du jour, il revient à sa chaise de poste, qu'il avoit laissée auprès de la porte du Jardin. Il est enlevé par des gens, qu'il ne conoit qu'en arivant dans une prison trois heure après. Les Archers le laissent. CLAIREFONS veut se délivrer. Il étend à terre un des Géoliers qui le fouille. L'Ordre pour la délivrance de LAFORET & la Lettre obligeante du

Ministre lui procurent quelques égards ; mais on ne ne lui rend pas cet Ordre. Enfin la nuit du troisième jour CLAIRFONS force les grilles de sa fenêtre & par le secours de ses draps qu'il déchire & dont il lie les lambeaux les uns aux autres , il s'évade , & rencontre en fuyant sa chaise , que son Domestique ramenoit à Paris. Il renvoie ce Domestique au Couvent s'informer de tout ce qui s'y passoit & des nouvelles de ROSE. Il arrive chez Mad. de FONBONNE. Il y trouve son Domestique , lui demande des nouvelles de ses découvertes. Mad. de FONBONNE , lui , dit - il , s'est réservé de vous les apprendre. Il entre. Il trouve ROSE & LAFORET dans les bras de cette Dame. Il faudroit copier tout ce récit , pour en rendre le pathétique. Le Concierge avoit envoyé au Comandant de Pierrencise l'Ordre qu'il avoit trouvé sur CLAIRFONS , & LAFORET étoit venu se loger auprès de Clairmoutier. Mad. de LOZAN y étoit allée pour voir l'Abesse sa Belle-Sœur , & déterminer ROSE à faire ses derniers vœux. Elle avoit découvert le projet de fuite de ROSE , par le billet caché sous le Bénitier. ROSE avoit ouvert la porte du Jardin ; & à peine avoit elle fait quatre pas en dehors , qu'elle se sen-

tit faisie par deux homes, qu'elle prit
 pour des gens de CLAIRFONS. Elle fut
 conduite chez l'home d'Affaires de l'Abbesse,
 où elle reçut une Lettre de Mad. de LO-
 ZAN, qui lui marquoit que sa fuite avoit
 fait trop d'éclat pour rentrer au Couvent,
 & que dans cinq ou six jours elle l'emmen-
 neroit avec elle; qu'au reste le jeune home
 avec qui elle vouloit fuir avoit disparu.
 Le Domestique de CLAIRFONS ayant ren-
 contré LAFORET, qui revenoit en poste
 de sa prison, lui avoit appris que ROSE
 étoit vivante & qu'elle étoit chez l'Econo-
 me. LAFORET y vole, enlève sa Sœur &
 la conduit chez Mad. de FONBONNE. On
 écrit à MONEORT tout ce qui s'est passé;
 on l'attend incessamment; on va au de-
 vant de lui. Un Domestique, à sa place,
 vient anoncer qu'il étoit inutile d'aller le
 joindre & que son arivée n'étoit pas éloi-
 gnée. On soupçonne du mystère; on re-
 vient fort triste chez Mad. de FONBONNE.
 On y trouve le Chevalier, & l'on s'aper-
 çoit qu'il a sur son habit la Croix brodée,
 qui distingue les Chevaliers de Malthe
 Profes. Il leur apprend que son retard n'a
 été causé que par l'émission des vœux,
 qu'il est allé faire chez le Grand Prieur.
 CLAIRFONS est partagé entre l'amour &
 l'amitié.

l'amitié. LAFORET, Mad. de FONBONNE, ROSE se jurent tous une amitié éternelle. CLAIRFONS, la veille de son Mariage, reçoit ordre du Ministre de se rendre à Fontainebleau. Il y va, & revenu chez Mad. de FONBONNE, il n'y retrouve plus ROSE. Elle a été enlevée. Le Magistrat, chargé de la Police, a promis de faire tous les efforts pour la trouver. On cherche en vain à consoler CLAIRFONS, lorsqu'un Eclésiastique lui remet une Lettre de la Comtesse de LOZAN, qu'il leur dit être à l'extrémité d'une chute qu'elle avoit faite, en revenant de conduire ROSE dans une de ses Terres, où elle avoit dessein de la soustraire pour jamais à tous les yeux. Cette Lettre étoit à moitié effacée par ses larmes. Elle y dévoile des atrocités, y demande pardon à ROSE & à CLAIRFONS, donne ses Diamans à ROSE, veut que son cercueil soit porté dans la Chapelle du Château de MONTFORT, qu'il y reste exposé pendant la cérémonie de leur Mariage, en réparation des maux qu'elle leur a fait souffrir. Cette Lettre exprime avec terreur ses regrets & ses remords. ROSE arrive, elle épouse CLAIRFONS, & Mad. de FONBONNE le vertueux LAFORET: Ils ne se quittent plus.

La délicatesse des sentimens, l'énergie de leur expression, la beauté des caractères, la manière forte dont ils sont rendus, la conduite de la fable, les mœurs, la différence du coloris, employé à peindre les différentes nuances de la véritable amitié & de l'amour sincère, qui ont tant de rapports, doivent encourager l'Auteur à suivre cette carrière. L'intérêt qu'il a répandu dans ce Roman peut lui garantir le succès de tous ceux qu'il voudra entreprendre.

ISABELLE & GERTRUDE, *ou les Silphes supposés. Comédie en un Acte, mêlée d'Arriettes, par M. FAVART.*

Cette Pièce nouvelle a été jouée pour la première fois au Théâtre Italien le 14^e. Aout. Elle a eu beaucoup de succès & nos Lecteurs en verront sans doute l'Extrait avec plaisir.

P E R S O N A G E S.

M. DUPRE', Juge Prévotal.

DORLIS son Neveu.

Mad. GERTRUDE Mère d'ISABELLE.

Mad. FURET Prude acariatre.

ISABELLE, Fille de Mad. GERTRUDE.

AMBROISE, Personage qui ne paroît point.

La Scène est dans un Bourg aux environs de Paris.

On voit sur le côté d'un Jardin, un Pavillon, élevé sur une terrasse. Les Fenêtres sont garnies de rideaux épais & lorsqu'elles sont ouvertes, on y découvre des Meubles élégans, & principalement une Toilette, sur laquelle sont différens Livres.

A l'ouverture de la Pièce, l'on voit entrer dans ce Pavillon, par une porte secrète, DUPRE' envelopé d'un Manteau & portant une Lanterne sourde. DORLIS, son Neveu, s'est introduit dans le Jardin par la même porte, au moyen d'une clé qu'il avoit dérobée à son Oncle. Il craint d'être découvert, il cherche avec précaution l'appartement d'ISABELE. Tandis qu'il va à la découverte, DUPRE' ouvre les portes du pavillon, regarde une pendule, & dit, il n'est que neuf heures & demie, elle ne viendra pas si tôt; à quoi m'occuper en l'attendant? Il examine les livres, qui sont sur la toilette, & en lit les titres: *Maximes intellectuelles, qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des âmes*: Au Diable soit l'ouvrage, il n'y a rien de solide.

Notes sur le C^{nte} de GABALIS, où l'on traite de sa réalité & de l'apparition des

Substances aériennes. On reconoit toujours les gens au choix de leurs livres.

DORLIS revient. Il aperçoit de la lumière dans le pavillon ; il s'approche & s'écrie avec surprise c'est un home ! DUPRE' entend du bruit, fors du pavillon & reconoit son Neveu. Il lui demande ce qui l'atire. DORLIS lui fait l'aveu de son amour pour ISABELLE.

D U P R E'.

ISABELLE est-elle d'intelligencé ?

D O R L I S.

Non, vous savez qu'elle ne sort pas sans sa Mère, qu'elle ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux, mais cela n'a pas empêché qu'elle ne m'ait remarqué.

A R I E T T E.

De la modeste Mère

Elle a faisi le goût ;

L'œil perçant du mystère

Ne voit rien & voit tout ;

Ses timides prunelles

Se glissant de côté

Lancent des étincelles

De pure volupté

Doucement tourmentée

De ses quinze ou seize ans,

Tendrement agitée

De ses transports naissans ,

Ne pensant point encore ,

Mais cherchant à penser ,

D'un desir qu'elle ignore

Son cœur se sent presser.

Lors que je suis près d'elle

Je la vois qui rougit ;

Son embarras décele

Que le penchant agit.

N'est-il donc pas possible

Qu'elle approuve mon feu ;

Pour une ame sensible

Rougir est un aveu

Quand les yeux se répondent

Ce langage est bien sûr ;

Quand leurs traits se confondent

Il n'est plus rien d'obscur.

Nos paupières baissées ,

Nos regards , n'en font qu'un ,

Ames , cœurs & pensées ,

Alors tout est comun.

D U P R E'.

À quoi ton amour servira t il ? Mad. GERTRUDE destine sa fille à une retraite perpétuelle.

D O R L I S.

Ah, mon Oncle ! quel dommage ; vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Mad. GERTRUDE, vous souffrirez ?...

D U P R E'.

Moi, que veux-tu dire ?

D O R L I S.

J'aime ; je me conois en amoureux ; & vous n'êtes pas ici pour rien.

D U P R E'.

Tu penses que l'honête Mad. GERTRUDE.

D O R L I S.

Les femmes honêtes sont plus sensibles que les autres.

D U P R E'.

Mad GERTRUDE a-t-elle dessein de plaire ?
Vois avec quelle simplicité elle est mise.

Ariette.

Oui , oui , le fard dé la beauté
Est la décence & la simplicité ,
L'art est de cacher l'art , c'est le moyen de plaire ,
C'est le point nécessaire
Il faut la voir
Cette Dame GERTRUDE,
C'est un miroir ,
Pour une prude ;
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir ,
Il se plisse ou s'étend , sous ses mains vertueuses ,
S'ajuste , s'arondit , prend des formes heureuses ,
Et ménage des jours , des jours de volupté
Par ci par-là , dont l'œil est enchanté.
Le noir , le blanc , l'œil en est enchanté ,
Ainsi l'on voit , dans un bocage sombre
Les rayons du Soleil , & le jour avec l'ombre ;
Oui , oui , le fard de la beauté , &c.

DUPRE' ne pouvant en imposer à son
Neveu , lui avoue son amour pour Mad.
GERTRUDE.

Je l'aime , & je crois en être aimé de

même, sans qu'elle le sache; mais je n'en suis pas plus heureux. C'est une espèce de Philosophe femelle, qui croit qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge, une femme encore aimable, qui ne parle que morale, & qui a une aversion pour tous les homes; mais ie ne désespère pas d'être bientôt son mari. Nos intérêts sont communs, je te ferai épouser ISABELLE. Retire toi sans bruit.

D O R L I S.

Ne craignez rien; je me retirerai quand il en sera tems. Je n'ai fait que pousser la porte.

Ils sont interrompus par l'arrivée de Mad. de FURET, qui alarme toute la maison.

DORLIS fuit d'un côté, DUPRE' rentre dans le pavillon, s'enferme & cache sa lumière.

Mad. FURET paroît avec Mad. GERTRUDE; celle-ci craint que l'autre ne découvre ses liaisons avec DUPRE'. Elle lui demande qui peut l'amener si tard. C'est une histoire très scandaleuse, lui répond Mad. FURET.

Pour suivre un amant téméraire

Une jeune pensionnaire

A sauté les murs du Couvent,

On l'a prise avec son galant.

Mad. GERTRUDE

J'entends , j'entends ; il faut se taire

Mad. FURET

Fort bien , fort bien , ne disons rien ;

Quand nous saurons tout le mystère

Nous ferons éclater l'affaire ;

Le scandale est toujours un bien.

Cette Prude dangereuse soutient son système ; elle se vante d'avoir fait d'eshériter ce jeune libertin , pour lui ôter les moyens d'être vicieux. Elle veut conduire Mad. GERTRUDE chez DUPRE' pour être au fait de l'aventure de la pensionnaire. Il ne me cachera rien , ajoute-t-elle , car il doit m'épouser. Mad. GERTRUDE est frappée de ce mot. Elle feint un étourdissement , une foiblesse , pour se débarrasser de Mad. FURET. Celle-ci ne veut point la quitter dans l'état où elle est , & se propose de passer la nuit avec elle. Mad. GERTRUDE , pour l'en empêcher , se détermine à la suivre. Mad FURET veut prendre le plus court & passer par la petite porte du jardin ; mais c'est par là que DUPRE' vient & se retire. Mad. GERTRUDE craignant qu'on ne les rencontre propose de prendre un autre chemin , sous prétexte que

cette petite porte est voisine du bois , où il rode pendant la nuit des gens mal intentionnés.

Vous avez raison , réplique Mad. FURET ; j'oubliois de vous dire , que l'on a vû plusieurs fois quelqu'un essayer des clés à cette porte là.

Mad. GERTRUDE.

O ciel ! fait-on qui c'est ?

Mad. FURET.

Non , mais rassurez vous , je le saurai bientôt ; peut-être dès ce soir. J'ai mes espions , soyez tranquile ; suivez moi. Elle entraîne Mad. GERTRUDE.

Après une seconde Scène entre l'Oncle & le Neveu , Mad. GERTRUDE reparoit , DUPRE' court au devant d'elle , & DORLIS se sauve. Mad. GERTRUDE veut rompre avec DUPRE' ; elle lui reproche de vouloir épouser Mad. FURET. Il se justifie ; mais elle n'en est pas moins inquiète , elle craint que Mad. FURET ne découvre leur liaison.

A R I E T T E.

Femme curieuse ,

Femme envieuse ,

Aig e. bigote ,

Cagote ,

Oh ! c'est en vérité

Trois flaux pour l'humanité ,

Agissante

Par oisiveté ,

Médifante

Par vanité ,

Méchante

Par charité ;

Oh ! c'est en vérité

Trois flaux pour l'humanité.

DUPRE' la rassure , & lui propose de l'épouser ; elle témoigne le plus grand éloignement pour le mariage. Elle s'en tient toujours à l'union des ames.

Lisez les remarques que j'ai faites & si vous ne vous y conformez pas entièrement, nous cesserons de nous voir.

Tandis qu'ils s'occupent tous deux à cette lecture dans le Pavillon , ISABELLE paroît & fait un monologue , qui peint la situation de son ame. Elle remarque de la lumière dans le Pavillon.

Ma Mère est ici avec quelqu'un !

Elle s'avance doucement pour écouter ;

Eh bien , qu'en dites vous ?

Dit Mad. GERTRUDE à DUPRE', qui a fini de lire.

DUPRE' *en lui baissant la main.*

Tout confirme votre système, & je vois bien qu'il faut que je me corrige.

Mad. GERTRUDE paroît satisfaite de la façon de penser de DUPRE', & lui dit, en élevant la voix, DUPRE', mon cher DUPRE', vous faites mon bonheur.

I S A B E L L E.

Ma Mère est heureuse, que je suis contente !

DORLIS aperçoit ISABELLE, la tire doucement par sa robe ; ISABELLE épouvantée fait un cri. DORLIS dispaçoit. Mad. GERTRUDE fait retirer DUPRE' par une fausse porte du Pavillon ; ce qui forme un coup de théâtre d'un effet heureux. Elle reste seule avec ISABELLE.

Mad. GERTRUDE.

Que faites vous ici, ma fille ?

I S A B E L L E.

Je ne pouvois dormir. J'ai trouvé la

porte de ma chambre ouverte ; je suis descendue pour prendre le frais.

Mad. GERTRUDE.

Allez , remontez à votre chambre.

I S A B E L L E.

J'ai une chose à vous demander , quel est donc ce DUPRE' qui rend les gens heureux , est-ce M. DUPRE' le Juge de la Prévôté ?

Mad. GERTRUDE.

Qu'elle idée ! L'avez vous vû ?

I S A B E L L E.

Non , mais j'ai crû reconoitre sa voix.

Mad. GERTRUDE *à part.*

Que lui dirai-je ? Elle est simple , & je lui ferai croire ce que je voudrai... Elle lui dit , que quand on a toujours eû une conduite sans reproche , l'ame alors s'élève au dessus d'elle même & devient digne d'un comerce intime avec des intelligences supérieures à nôtre être ; elle parvient à persuader à sa Fille , qu'elle s'entretie-

noit avec un Esprit aerien , qui avoit l'apparence de M. DUPRE'. Cette Scène préparatoire tient mot pour mot à la suivante. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de les copier. Le Lecteur intelligent sentira le jeu qui peut résulter de la fausse confiance de la Mère & de la crédulité de la fille.

GERTRUDE *dit dans un à parte,*

Que je me reproche de la tromper ! C'en est fait , je vais congédier DUPRE' pour jamais. L'éducation d'une Fille est plus chère que tout,

Elle se retire , sous prétexte qu'elle n'a pas fait la ronde & ordonne à sa fille de l'attendre.

DORLIS profite de l'absence de la Mère , & s'offre aux yeux d'ISABELLE , qui le prend pour une intelligence. Toute la Scène roule sur cette méprise , & finit par le Duo suivant :

I S A B E L L E ,

Il tient ma main , & la baise ; il la serre.
Où suis-je , ô ciel ! mon esprit enchante !
Venez , venez , ma mère , soyez témoin
de ma félicité.

D O R L I S.

Rien n'est égal à cette volupté ,
Il n'est pas nécessaire ,
Ne troublez point nôtre félicité.

I S A B E L L E.

Je n'ai rien de caché par elle ,
C'est mon exemple , mon modèle ;
Ma mère ne veut que mon bien.

D O R L I S.

Je veux aussi le vôtre.

I S A B E L L E.

Eh bien , eh bien !

Il tient ma main , il la baise , il la serre , &c.

Mad. GERTRUDE acourt à la voix de sa Fille. ISABELLE , transportée de joie , dit à sa Mère qu'elle a comé elle une intelligence. Mad. GERTRUDE , étonnée , veut la faire expliquer. Elles sont interrompues par Mad. FURET , qui paroît avec plusieurs Payfans armés : Elle dit à Mad. GERTRUDE , que l'on a trouvé la porte du Jardin ouverte , que l'on a vû entrer quelqu'un furtivement , que c'est sûrement un voleur ; elle comande a sa suite de chercher par tout. DUPRE' les arrête & les

fait retirer; Mad. FURET est surprise de le voir à pareille heure chez Mad. GERTRUDE? DUPRE' lui répond:

Il est permis de venir voir la femme.

A ce mot l'étonnement de Mad. FURET augmente. GERTRUDE n'est pas moins surprise. DUPRE' lui dit à part :

Voulez vous perdre votre réputation ? Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Mad. GERTRUDE se trouve dans la nécessité de consentir. Mad. FURET est outrée de colère : Elle aperçoit ISABELLE & DORLIS dans le fond du Théâtre :

Vous donnez un bel exemple à votre fille, tenez la voila avec un jeune home,

D U P R E'.

Il n'y a rien d'étonnant, mon Neveu épouse ISABELLE.

Mad. GERTRUDE.

Il épouse ma fille !

DUPRE' (*bas à* Mad. GERTRUDE.

Oui, Madame , la réputation , l'honneur....
Mad.

Mad. GERTRUDE à Mad. FURET.

Oui, Madame, il l'épouse.

Mad. FURET, qui voit dans toute cette affaire du mystère & des circonstances, se propose de publier par tout cette aventure avec des couleurs malignes.

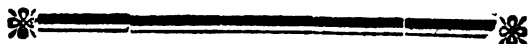
Eh, bien (lui dit DURRE'), allez ; publiez ; mais aprenez qu'en voulant éclairer les démarches des autres, on s'aveugle souvent sur son propre danger. La Pensionnaire enlevée est votre fille, & le ravisseur est le jeune homme que vous avez fait deshériter si charitablement.

Mad. FURET se retire confondu.

DUPRE' continue, en s'adressant à Mad. GERTRUDE.

Et vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui ; quand on n'a rien à se reprocher, il est en nous même : C'est une vérité, dont j'espère bientôt vous convaincre.

Les Amans sont d'accord & la pièce se termine par un Vaudeville.



V E R S

*A M. FAVART sur la Comédie d'ISABELLE
& GERTRUDE.*

PAR quel prestige heureux, par quel charme
nouveau

Peux tu, de la Nature intetprête Adèle,

Si bien en tracer le tableau ?

Sans doute qu'à tes yeux découvrant son bandeau ;
Elle même a pris soin de s'offrir pour modèle ;

Ou, si l'art quelquefois dirige ton pinceau ,
C'est avec tant d'atraits qu'on le prendroit pour
elle.

Si, pour charmer le tems ou calmer ses chagrins ,

VOLTAIRE se permet un tendre badinage,

Abeille industrieuse & sage,

Tu recueilles les fleurs qui tombent de ses mains.

Paris entre vous deux balance son suffrage ,

On t'a vu du Disciple (*) heureux Imitateur ,

Embélir ses travaux & les passer peut-être :

Mais pour te couronner d'un immortel honneur ,

Il ne te manquoit plus que d'embélir le Maître!

(*) M. MARMONTEL, si connu par ses Contes.
M. FAVART en a mis quelques uns au Théâtre
avec le plus grand succès.

E P I T R E

Sur les vains desirs des homes & le caractère du Sage.

POURQUOI du plus riche apanage
Desirer d'être possesseur ?
Pourquoi d'une vaine clameur
S'élever contre le partage ,
Que fait la fortune volage
Des biens , des rangs , de la grandeur ?
Pourquoi lui rendre un vil hommage ,
Et l'encenser avec ardeur ,
Pour être admis à sa f veur ?
Victime d'un vil Esclavage ,
Au plus tumultueux orage ,
L'Ambitieux ouvre son cœur ,
Mais l'Indifférent en partage
A dans un sort tranquile & sage ,
Moins de desirs , plus de bonheur.
De ce judicieux Siftème
Toi qui conois la vérité ,
Toi qui fais que le bien suprême
D'une douce tranquillité

Ne gît point dans la vanité ;
Et qu'en s'affranchissant soi même
Des desirs d'une erreur extrême,
Dans une sage liberté
L'on goûte la félicité,
Cher Ami, dont la vertu pure
File les jours toujours serins,
Voici la fidèle peinture
Des biens que cherchent les Humains.
De leurs ridicules chimères,
De leurs grandeurs imaginaires,
Ma Muse, d'un hardi pinceau
Va te crayoner le tableau
Du Sein d'une Mer orageuse,
Par mille naufrages fameuse,
Sur un Rocher, fatal écueil ;
S'élève un pompeux Edifice,
Temple que construisit l'Orgueil,
Dont la Prêtresse est l'Avarice ;
Une aveugle Divinité,
Sur un Trône d'or y préside ;
Des Vices la troupe perfide
Hurle sans cesse à son côté ;
Des traits d'une fausse lumière,
Elle éblouit la Terre entière ;
Son Culte par tout respecté,
Pour offrandes n'a que les crimes ;
Et du sang de mille victimes,
Son Sanctuaire est infecté.

Des Sirènes enchanteresses
Au pied de ses sanglans Autels
Attirent les foibles Mortels ;
Leurs vains apas font les Richesses :
Les biens trompeurs & passagers ,
Sur les ailes des vents légers
Portés au gré de ses caprices ,
Fixent les vœux de l'Univers ,
Et sous l'amorce des délices
Lui donnent mille maux divers.
Jamais sur ce triste rivage
Le Ciel ne parut sans nuage :
Autour des dangereux Rochers ,
Dont toute l'Isle est entourée ,
On voit les imprudens Nochers ;
Luter en vain contre BORB'Z ,
Et portant leurs cris jusqu'aux Cieux ;
D'injustice acuser les Dieux :
Tantôt , contre un écueil brisée ,
Leur nef est le jouet des flots ;
Tantôt par la foudre écrasée ,
Elle s'abîme au fond des eaux ;
Souvent d'une course rapide
Volant sur la plaine liquide ,
Favorisés par les Zéphirs ,
Ils abordent enfin dans l'Isle ,
Seul objet de tous leurs soupirs.

Mais à peine de cet azile
 Les détours leur sont ils connus ;
 A peine au Temple de PLUTUS
 Ont ils présenté leur offrande ,
 A peine au gré de leur demande
 De mille biens sont ils comblés ,
 Que leurs yeux confus & troublés
 Dans cette Dèité frivole ,
 Dont la faveur fit leurs desirs ,
 Découvrent une vaine idole ,
 Qui ne donne que faux plaisir.
 Errans dans ce triste Dédale ,
 Ils cherchent en vain le repos ;
 Leur ame inquiète & vénale
 Se livre à des desirs nouveaux.
 Tel dans la demeure infernale
 L'Antiquité nous peint TANTALE ;
 Brûlant de soif au sein des eaux.
 A cette peinture fidèle
 J'entens déjà maint faux esprit
 S'élever contre cet écrit ,
 Oser le traiter de libelle ,
 Dont le fiel & les traits mordans ,
 Nés d'une noire fureur ,
 Dans des accès de jalousie ,
 Frapent les Riches , & les Grands ;
 Connoissez le fond de mon ame
 Vous, dont les murmures confus ,

Armés de mensonge , & de blâme ,
S'épuisent en cris superflus ;
Si des biens que le hazard done ,
Je m'éprise l'apas trompeur ,
Si les titres de la grandeur ,
Et la pompe qui l'environe ,
N'ont jamais pû toucher mon cœur ;
Si , de la Raïson qui m'eclaire ,
Je suis le flambeau salutaire ,
Si , de ces douces Loix épris ,
De toute ambitieuse envie
Je sauve les jours de ma vie ,
Irois je par d'injustes cris ,
De la plus volage Déesse
Attaquer les Enfans chéris ,
Et dans une Stoïque yvresse
Regarder d'un égal mépris
La Fortune , & ses Favoris ?
Non , la saine Philosophie
Inspire d'autres sentimens ,
Et loin des vains égaremens
Du préjugé , qui déifie
Un CRESUS qui dans ses trésors
Croit posséder le vrai mérite ,
Et traîne toujours à sa suite
L'ennui , les soucis , les remors ;

Elle fait respecter tout home
Dont la vertu fait les attraits ,
Soit qu'il habite sous le chaume
Ou sous les lambris d'un palais.
Avec justice elle révere ,
Celui de qui le caractère
De candeur & de probité
Fait honneur à l'humanité ;
Qui dans la plus haute fortune ,
Par une vertu peu comune ,
D'orgueil n'enivrant point son cœur ,
Voit un néant dans la richesse ,
Un fantôme dans la grandeur
Et le vrai bien dans la sagesse.
Elle se rit de ce mortel
Qui dans le sein de l'opulence ;
Se plaint que le Destin cruel
Le laisse encor dans l'indigence ;
Dont l'ame avide nuit & jour
Par des desirs est agitée ,
Et qui , semblable à PROMETHEE ,
Est la victime d'un vautour :
Loin d'une splendeur inutile ,
Elle goute une paix tranquile
Et voit, malgré l'éclat pompeux
Des biens , des titres fastueux ,
Dont les grands sont insatiables ,
Que pour un qui fait être heureux
Il en est cent de misérables :

Elle fuit les fouds facheux ,
Ces monftres qui les tiranilent ,
Et du doux repos qu'ils méprifent
Elle fait l'objet de fes vœux :
Aux charmes d'une douce étude
Elle confacre fes loifirs :
Une cruelle inquiétude ,
N'en trouble jamais les plaifirs ;
Pour elle dans fon cœur rapide
Le tems fe couronne de fleurs :
L'amour du vrai lui fert de guide ,
Dans le comerce des neuf Sœurs.
Des Siècles fameux dans l'hiftoire
Elle lui trace les tableaux ,
Et lui montre de fes Heros
La véritable ou fauffe gloire ,
L'ambition des Conquérons ,
La rage aveugle des Tyrans ,
Le règne des Rois équitables ,
Leurs Loix , leurs vertus mémorables ,
Leurs exploits , leurs faits éclatans ,
Ces titres de Juftes , de Sages ,
Qui , respectés dans tous les ages
Les fauvent des fureurs du tems.
De fes feux brilans URANIE
Echaufe & guide fon génie
Plus rapide que les éclairs ,
Elle l'élève dans les airs ,

Lui montre ces globes immenses ,
Leurs mouvemens & leurs distances ,
Dans le centre l'Astre du jour
Qui les éclaire tour à tour ,
Et par des torrens de lumière
Lancés sur des mondes divers ,
Done la vie à la matière ,
Les jours , les ans à l'univers.
Par son art divin, MELPOME'NE
La ravit, fait couler ses pleurs ;
THALIE à ses leçons l'entraîne
L'égaie & corrige ses mœurs ;
De la plus sublime harmonie ,
Et CALLIOPE , & POLYMNIE ,
Lui font entendre ses doux sons ;
A leur voix brillante & sonore ,
EUTERPE , ERATO , TERPSICORE ,
Mèlent de légères chansons
Ainsi dans l'heureuse innocence ,
Dans la paix & dans le silence ,
Ses jours , filés par les plaisirs ,
Coulent sans crainte , sans désirs.
Contente , elle passe la vie
Dans une pure volupté ,
Jamais l'erreur & la folie
N'en troublent la tranquillité ;
Jamais son cœur n'est agité ;
Rien ne l'abat , rien ne l'altère ;

Un destin heureux, ou contraire
N'en bannir pas l'égalité;
Son seul Astre est la Vérité;
La Sagesse, sa Souveraine;
Le Vice, l'objet de sa haine,
Et la Vertu, sa Déesse.

Toi, qu'aucun préjugé n'enchaîne;
Qui vit content de tes destins;
Toi, qui fais t'affranchir sans peine,
Des tristes erreurs des humains,
De MINERVE charmant Elève,
Cher Ami, dont l'âme s'élève
Au dessus des illusions,
Et du cahos des passions,
Si des biens que cherche un cœur sage
J'ai tracé, par des traits divers,
L'unique & solide avantage,
C'est toi que j'ai peint dans mes vers;
C'est ton cœur, c'est ton caractère,
Dont tu m'as fait dépositaire,
Dans ces délicieux momens,
Où ton âme tendre & sincère
Faisoit parler tes sentimens.



L E L I O N M A L A D E ,

F A B L E.

S

IRE Lion

Un jour , dit on ,

Tomba malade ;

Bientôt le bruit

S'en répandit

Dans la Bourgade.

Lors ses Amis ,

Loin d'aller vite

A son logis

Faire visite ,

Dirent entr'eux ,

De ses Neveux

Grande est la foule ,

Il y en a tant !

Chacun atend

Qu'elle s'écoule.

De son côté ,

La parenté ,

Craignant la presse ;

Vous le délaisse ;

Et sans se cours

Finit ses jours

Sa triste Majesté Lione

Il ne faut compter sur personne.



V E R S
S U R U N S O U P E R.

SOUPEr charmant,
Dont EUPHROSINE
Fait l'ornement,
Où décemment
L'esprit badine ,
Où tour à tour
La gaité libre ,
Tient l'équilibre
Avec l'amour !
O douce orgye ,
Ou la faillie ,
Les vrais bons mots ,
Fléaux des vices ,
Efroi des fots ,
Font nos délices !
Des doux instans
De ta durée ,
J'ai pour long-tems
L'ame enyvree
Que d'agremens !
Quelle loiree !

Ici je crois

Oùir la voix

De CYTHÈRE :

Ce sont ses traits ,

Voilà sa grace

Et ses attraits.

Des airs d'HORACE ,

Bientôt épris ,

Là nos esprits

Semblent conduits

Sur le Parnasse.

C'est toi , BERNARD ,

Qui par ton art

Ravit notre ame !

Nous éprouvons

Ta vive flâme ,

Et l'on s'enflâme

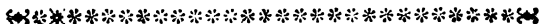
A tes chansons.

Ta voix divine

Peint le plaisir ,

Come EUPHROSINE

Le fait sentir.



E N I G M E.

QUAND on a bû le petit cou
On s'échaufe , on parle beaucoup ;
Et plus silencieux qu'un Moine au réfectoire ,
Sans perdre mon sang froid , je ne cesse de boire.
Jusqu'aux femelles parmi nous ,
Tout est muet. Tant mieux pour vous ,
Dira quelque plaissant , plutôt à Dieu que les nôtres
Le fussent ainsi que les vôtres !
Eh ! Messieurs , ne vous moquez point
D'un sexe qui fait vos délices !
Son lot est de parler, d'avoir quelques caprices ;
Que d'hommes parmi vous sont femmes en ce point,
Et come elles n'ont pas cet heureux don de plaire ,
Qui fait qu'on leur pardone un si léger défaut !
Plus prudente que vous d'ailleurs , quand il le faut,
La plus causeuse sait se taire ;
Aussi discrets que délicats ,
Imitez les en pareil cas.
Oui , Messieurs , come moi soyez muet, vous dis-je ;
Plus d'une belle sûrement
Me devoit un remerciement
Si ma leçon pouvoit opérer ce prodige.
Mais écoutez plutôt celle de le raison ;
Redoutez de l'amour le dangereux poison.
Mon exemple doit nous apprendre
A fuir de séduisans apas :
Messieurs , come moi n'allez pas
Imprudemment vous laisser prendre.

Le Mot de l'Enigme du mois de Septembre est MIROIR.

T A B L E.

REMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabetique.

Chaine des Evénemens.	339
Chaine des Etres créés.	351
Le Ciel des Anciens.	357
Sur les Etats de la vie.	372
Lettre à M. sur les Hollandois.	378
Aux Edit. sur les inconveniens du Commerce d'importation, pour les petits Etats.	382
Lettre d'un Curé de Village à Milord ***.	387
Séance de l'Academie de Montauban.	394
— de l'Académie d'Amiens.	396
Abregé chronologique de l'Histoire d'Espagne & de Portugal &c. II. Vol. in 8vo 1765.	398
Rose ou les effets de la haine, de l'amour & de l'amitié II. Parties in 12. 1765.	404
Isabelle & Gertrude, ou les Silphes supposés, Comedie melee d'Ariettes par M. Favart.	418
Vers à M. Favart sur cette nouvelle Comédie.	434
Epitre sur les vains desirs des homes.	435
Le Lion malade Fable.	444
Vers sur un souper.	445
Enigme.	447